

Les Di@logues Stratégiques

VÉRONIQUE ANGER

**BILLETS D'HUMEUR
ET PETITS DIALOGUES ENTRE AMIS ...**



Les éditions du Forum Changer d'Ère

Les éditions du Forum Changer d'Ère
Les Di@logues Stratégiques



© Véronique Anger, 2013
© Les Di@logues Stratégiques, 2015

Imprimé par BoD - Books on Demand, Norderstedt, Allemagne
Maquette : Marie Durand-Yamamoto

dépôt légal, Juin 2015
ISBN 978-2-9548984-6-9

*Tous les bénéfices provenant de la vente de cet ouvrage
sont reversés à Médecins Sans Frontières.*

« Il ne s'agit pas de soumettre chaque génération aux opinions comme à la volonté de celle qui la précède, mais de les éclairer de plus en plus, afin que chacun devienne de plus en plus digne de se gouverner par sa propre raison. ».

Nicolas de Condorcet (1743 - 1794)
philosophe, mathématicien et politologue français

SOMMAIRE

Changer d'ère pour entrer dans le temps de la fraternité 17

La Revue du Cube, mai 2015

Construire sur ce qui rassemble, au-delà de nos différences, au-delà de nos différends, est une condition essentielle à cette révolution positive, car il n'y a pas de changement d'ère possible ni de projet de société sans valeurs partagées.

« La question de la concurrence des crimes n'a pas de sens » Claude Lanzmann 23

27 janvier 2015

70ème anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz

Comme l'a dit Claude Lanzmann, « la question de la concurrence des crimes n'a pas de sens ». N'oublions pas que « Shoah », qui signifie anéantissement, cataclysme, catastrophe, ruine, désolation en hébreu, ne peut être placé sur une échelle comptable pour la bonne raison que rien d'aussi systématique et érigé en système politique, en système d'Etat, n'avait encore été inventé pour éradiquer/anéantir totalement une population.

« Parce qu'ils n'aiment personne, ils croient qu'ils aiment Dieu » Charles Péguy 27

8 janvier 2015 au lendemain de la tuerie à Charlie Hebdo
La Liberté, l'Amour, la Fraternité, la Tolérance, la Diversité.
Non, nos valeurs ne mourront pas avec les femmes et les hommes de Charlie ! Trop de citoyens se sont battus par le passé pour que nous puissions les incarner à notre tour et les transmettre aux générations futures.

Partager sans diviser : un pari sur l'avenir 31

La Revue du Cube, avril 2014

Tout l'enjeu de ce siècle sera de diviser, non pour régner, mais pour multiplier. L'individualisme a vécu et, à l'ère digitale, partager devient la norme. On accepte moins de propriété pour davantage de liberté. On accepte d'accéder au lieu de posséder.

Parce qu'ainsi va la vie... 37

24 août 2013

Personne n'oserait évidemment comparer la disparition d'un animal, aussi exceptionnel soit-il, à celle d'un être humain. Mais la disparition de cette petite chose qui dépendait de vous pour tout, qui occupait tellement de place dans votre univers depuis 12 ou 16 ans va vous plonger dans une peine immense pendant quelques jours ou quelques semaines.

La confiance, un état d'esprit ! 41

8 avril 2012

Certaines personnes perçoivent *a priori* le monde comme hostile. « *L'enfer c'est les autres* » comme les décrivait Sartre... Pour moi l'enfer, ce serait plutôt un monde sans

les autres, un monde où la défiance est la norme, où « Les autres » représentent *a priori* un ennemi potentiel, un danger. Or pour vivre serein avec ses semblables, il est nécessaire de se faire confiance.

La « faim » du monde... 45

13 juillet 2010

L'Oxfam pousse un nouveau cri d'alerte désespéré : 10 millions d'Africains sont menacés de famine, principalement au Niger, au Tchad et au Mali. Plus de 400.000 enfants du Sahel risquent bien de mourir de faim. Dans l'indifférence générale.

**« Noon Moon » de Percy Kemp :
au nom des bonnes intentions...** 49

18 avril 2010

L'éruption du volcan islandais l'Eyjafjallajokull, qui plonge l'Europe dans le chaos et fait ressurgir chez certains les peurs millénaristes de fin du monde, me semble une bonne opportunité de vous parler d'un livre original, *Noon Moon*, le dernier titre de Percy Kemp, l'un des maîtres du roman d'espionnage.

**Climato-scepticisme :
Galilée convoqué devant le Saint-Office ?** 55

29 mars 2010

Les scientifiques climato-sceptiques seront-ils contraints, comme Galilée en 1633, d'abjurer à genoux la formule prévue par le Saint-Office ? Devront-ils faire eux aussi leur profession de Foi et déclarer sur les Saints-Evangiles du « réchauffisme » qu'ils jurent qu'ils tiennent, et tiendront toujours pour vrai, avec l'aide du dieu écolomaniaque, tout ce que la Sainte Eglise affirme, présente et enseigne ?

Under Trolls : chronique d'une mort annoncée 61

20 mars 2010

L'absence de contrôle social, la garantie de l'anonymat et d'une totale impunité libèrent la véritable nature de certains contributeurs. Trop d'entre eux, provocateurs, extrémistes, under trolls, confondent liberté d'expression et liberté de menacer, de diffamer ou d'insulter... au nom de la liberté d'expression.

Zone Xtreme : c'est Milgram qu'on assassine... 65

18 mars 2010

Laisser croire que, sans menace physique, « 80% des gens » seraient susceptibles d'accepter de faire souffrir un innocent si on leur en donnait l'ordre est faire insulte à l'intelligence des individus qui ont refusé le postulat de base du jeu pilote.

Il existe aussi une « banalité du bien » porteuse d'espoir 69

12 mars 2010

A la veille de la sortie du film *La rafle*, 3,5 millions de téléspectateurs ont regardé la spéciale *Rafle du Vel d'Hiv* diffusée sur France 2 mardi dernier, dont, espérons-le, une grande majorité de jeunes qui ne connaissaient pas cet épisode.

Seulement si c'est arrivé près de chez vous... 73

14 janvier 2010

Sur la chaîne Planète, des extraits d'un documentaire exclusif sur les pratiques des Talibans : organisation de la terreur et mise en scène d'exécutions publiques.

Qu'a-t-on fait de nos écoles républicaines ? 77

30 novembre 2009

Les inégalités se perpétuent en dépit d'un système scolaire qui prétend respecter l'égalité des chances. Les emplois les mieux rémunérés vont aux enfants des classes favorisées. Aux autres, les emplois subalternes... ou le chômage.

Quand les pays riches s'enrhument, la planète entière éternue... 81

30 novembre 2009

Le paludisme tue un être humain toutes les trente secondes en Afrique. Cinq cent millions de cas cliniques sont recensés chaque année. Cette maladie qui pourrait être éradiquée si on y mettait les moyens.

Ecologie et lutte contre la pauvreté, c'est possible ! 87

5 juin 2009

« Pour éviter la catastrophe, il faut en énoncer la fatalité » dirait Jean-Pierre Dupuy, le « catastrophiste éclairé » cité par Edgar Morin dans l'émission de France Culture, « Les nouveaux chemins de la Connaissance » de Raphaël Einthoven en février 2008.

L'altruisme peut-il survivre dans un monde dominé par l'égoïsme ? 95

juin 2009

Le livre de Robert Axelrod, spécialiste des systèmes complexes évolutifs appliqués aux relations sociales, s'appuie sur des programmes informatiques inspirés de la théorie des jeux pour démontrer qu'on peut « réussir dans un monde complexe ».

Une nouvelle hypothèse de la disparition de l'Homme de Néandertal ? 103

12 février 2009

Jusqu'à ces derniers mois, on pensait que le Néandertalien avait pu disparaître à cause du changement climatique, mais l'homme de Néandertal aurait été victime de la compétition avec l'Homo sapiens, et non d'une détérioration du climat.

Racisme ordinaire... 107

11 décembre 2008

Dans le monde d'aujourd'hui, notre conception « ethnique » de la nation, qui repose sur l'idée que les Français « de souche » partagent des racines communes (ethniques, religieuses, culturelles...) est non seulement une illusion, mais un concept d'un autre âge.

Fortune de Mer 113

9 décembre 2008

J'ai refermé « Ocean's songs ». Je n'avais jamais lu Olivier de Kersauson, alors voici mes impressions...

Tous notaires... 119

avril 2008

Aujourd'hui, la génération au pouvoir dans les pays libres et riches est toujours celle des « baby boomers ». La génération qui « a fait » la révolution de Mai 68. Celle qui a tout connu : le rock & roll, la drogue, l'alcool, la libération sexuelle, la vitesse et le plein emploi...

La fin du rêve de l'internet libertaire ? 125

Ou : Quand la notion de gratuité sur le Net n'a pas le même sens pour tous

février 2008

Que penser de la gratuité sur internet ? Prenons un exemple qui nous concerne tous : les blogs. Je ne parlerai pas ici des blogs « entre amis » qui restent confidentiels, mais des grosses machines, des blogs à forte audience, des blogs influents.

Nul n'est prophète en son pays

131

janvier 2008

Fin stratège politique, Nicolas Sarkozy n'a pas hésité à utiliser l'une des grandes idées historiquement véhiculées par la gauche.

Claude Allègre, hérétique ?

139

5 octobre 2006

Courageux Claude Allègre qui ose élever la voix contre la pensée dominante... A-t-on encore le droit, en France, d'émettre des idées contre-cycliques ou bien l'hérétique sera-t-il conduit au bûcher par les adeptes du terrorisme intellectuel ? Toute la question est là.

Quand édition rime avec mercantilisme et conformisme intellectuel

145

mars 2005

Après *L'édition sans éditeurs* (1999) André Schiffrin récidive chez le même éditeur avec *Le contrôle de la parole. L'édition sans éditeurs, suite*. Un livre qui devrait également faire réfléchir politiques et journalistes des grands médias, ceux que Schiffrin épingle pour conformisme intellectuel.

CHANGER D'ÈRE POUR ENTRER DANS LE TEMPS DE LA FRATERNITÉ

Construire sur ce qui rassemble, au-delà de nos différences, au-delà de nos différends, est une condition essentielle à cette révolution positive, car il n'y a pas de changement d'ère possible ni de projet de société sans valeurs partagées.

Cette *Urgence de la métamorphose*¹ à laquelle nous invitait dès 2007 Jacques Robin dans son livre testament n'était rien d'autre qu'un appel à la révolution positive. Fondateur du Groupe des Dix, lanceur d'alerte, il appelait, déjà en 1989 dans son œuvre majeure *Changer d'ère* (Seuil), à « explorer des pistes de réflexion et d'action dans les domaines clés de l'économie, des comportements, de la démocratie et de l'éthique, et tenter de définir les conditions de

1. L'urgence de la métamorphose de Jacques Robin (avec Laurence Baranski, éditions Des idées & des Hommes, 2007. Réédition InLibroVeritas, 2008) préfacé par René Passet et postfacé par Edgar Morin.

réalisation du grand dessein auquel nous sommes conviés : sortir enfin de l'ère néolithique ». Nos systèmes de pensée trop rigides n'ont pas encore permis de réaliser cette « métamorphose » de la société, des pratiques, des comportements, des organisations, de l'économie ou de l'énergie.

Une « *transformation énorme qui associe à une complète transformation technologique des transformations anthropologiques* » (Jacques Robin dans « Un autre monde est possible », Les Di@logues Stratégiques 2007). Dans le contexte actuel de crise et d'incertitude, d'un monde en accélération et en transformation, c'est bien à *Changer d'ère, à L'urgence de la métamorphose* et à la pensée des Dix, pionniers de la transdisciplinarité et de la vision systémique pour une approche transversale des problèmes, que fait référence Forum Changer d'Ère. Hors de toute idéologie ou dogmatisme, cette journée d'échanges et de partage rapproche penseurs de la systémique, intellectuels, scientifiques, analystes du changement, décideurs économiques, entrepreneurs et chercheurs de la jeune génération et grand public pour aborder autrement les grands défis économiques, technologiques et sociétaux. Parce qu'il n'est pas de révolution positive sans révolution des esprits, pas de changement d'ère sans changement de mentalités.

Construire sur ce qui rassemble, au-delà de nos différences, au-delà de nos différends, est une condition essentielle à cette révolution positive, car il n'y a pas de changement d'ère possible ni de projet de société sans valeurs partagées. Il faut pour cela identifier ce qui fait sens pour tous, ce qui « fait commun ». Je fais miens les propos du philosophe Abdennour Bidar dans son vibrant *Plaidoyer pour la fraternité pu-*

blié en réaction au massacre de Charlie le 7 janvier (Albin Michel, 2015) : « *Nous avons aujourd'hui l'occasion historique de changer d'ère en changeant de vision de l'Homme(...) On a oublié une évidence dans notre société : la fraternité s'apprend. On ne naît pas fraternel, on le devient(...) Est-ce donc vraiment de la naïveté que de réclamer d'entrer tous dans le temps de la fraternité ?(...) Remettons-nous, grâce au trésor de nos ressources culturelles diverses, à fabriquer du commun !* ».

Oui, il est temps de réhabiliter la fraternité, valeur universelle et grande oubliée de nos frontons républicains. Temps de réaliser que Liberté et Égalité prennent leur pleine dimension et se transcendent grâce à Fraternité. Non, ce n'est pas naïveté que de croire cette construction possible. Une fois qu'on a dit cela, que fait-on pour changer le monde ? Que fait-on au-delà de la révolution numérique pour revenir à l'humain ?

Pour paraphraser Gandhi², il faut commencer par se changer soi-même et prendre sa vie en mains. Au-delà de la révolution numérique, une révolution positive implique une refonte en profondeur de la société : éducation, sécurité sociale, fiscalité, économie, démocratie... Il est temps de changer un système inventé avec la révolution industrielle, mais inadapté aux besoins des êtres humains du III^e millénaire.

Il est urgent de repenser la chose publique, d'organiser des débats citoyens, de mettre en place des contre-

2. « Si tu veux changer le monde, commence par te changer toi-même » citation attribuée à Gandhi (1869-1948).

pouvoirs et une vraie démocratie participative. Va-t-on laisser les GAFAMA (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft, AliBaba...), ces « entreprises-Etats » nouveaux maîtres du monde numérique et bientôt du monde tout court, dicter leur loi à l'humanité tout entière en les laissant s'emparer de tous les secteurs porteurs et en créant une « super élite transhumaniste » ? Doit-on regarder disparaître nos emplois (jusqu'aux plus qualifiés) remplacés par des robots sans repenser l'éducation et la formation à des métiers qui n'existent pas aujourd'hui, sans s'interroger sur la place du travail dans notre « vie active », sans veiller à assurer une « flexisécurité » qui protège des travailleurs précaires de plus en plus nombreux ? Doit-on laisser se creuser le fossé entre les plus riches et les plus pauvres et renoncer à une plus juste répartition des richesses ou redonner du sens et de la « valeur » à l'argent ? Faut-il instaurer une allocation universelle ? Toutes ces questions seront débattues au Forum Changer d'Ère du 3 juin à la Cité des Sciences et de l'Industrie, sur le thème : « Au-delà de la révolution numérique : retour à l'humain ».

Si elle se fonde sur une fraternité, non pas rêvée mais vécue, cette révolution positive que nous avons déjà enclenchée va rendre possible cette « utopie réaliste » de société plus équitable, plus empathique, plus respirable. *« Il ne s'agit pas de soumettre chaque génération aux opinions comme à la volonté de celle qui la précède, mais de les éclairer de plus en plus, afin que chacun devienne de plus en plus digne de se gouverner »*.

3. Condorcet, philosophe, mathématicien et politologue français (1743-1794).

ner par sa propre raison. ». Soyons les dignes héritiers des Lumières, faisons confiance à nos frères humains comme nous y encourageait le philosophe et mathématicien Condorcet³. Tous les signes sont là : la révolution positive est en marche ! Il est temps de changer d'ère pour entrer dans le temps de la fraternité.

**« LA QUESTION DE LA CONCURRENCE
DES CRIMES N'A PAS DE SENS »
CLAUDE LANZMANN**

« *La question de la concurrence des crimes n'a pas de sens* » rappelait Claude Lanzmann (ce matin sur France Info), ancien résistant, réalisateur du documentaire Shoah (1985) sur l'anéantissement des deux tiers des Juifs d'Europe, autrement dit 40 % des Juifs du monde.

Voilà la réponse que je cherchais à chaque fois que j'entends quelqu'un « relativiser » ce tourbillon de notre Histoire, le plus immonde que l'Humanité ait connu : « 6 millions de Juifs exterminés certes... mais et les 10 à 15 millions de morts dans les goulags ? » ou « Et le génocide des Tutsis au Rwanda ? » ou « Et les Indiens d'Amérique » (Guetta ce matin sur France Inter) et, plus récemment, « Les Juifs sont victimes d'antisémitisme, mais n'oublions pas que les premières victimes de DAECH sont avant tout des Musulmans » (D. Cohn Bendit sur Europe il y a une dizaine de jours), etc. etc.

Oui il existe des horreurs et des génocides autres que celui qui a été nommé Shoah. Et il ne s'agit pas de minimiser les horreurs sous prétexte qu'elles seraient commises sur des non Juifs. Simplement, la Shoah a pu être commise grâce à des complicités collectives, notamment des gouvernements qui ont choisi de collaborer avec les nazis. Grâce à la passivité criminelle, la lâcheté, l'indifférence, dont ont fait preuve la plupart des Etats d'Europe et leurs citoyens, qui ont réagi bien tard.

Qui a envie de faire face à cette réalité ? Personne... Dissonance cognitive là encore. Trop dur de voir la réalité en face, d'assumer notre part de responsabilité. Nous, générations qui n'avons pas connu la guerre, devons transmettre cette mémoire que nos parents et grands-parents nous ont eux-mêmes transmise.

Alors, il est plus facile d'essayer de « banaliser » l'antisémitisme en comparant les génocides, en essayant de minimiser la Shoah en comptant le nombre des morts de chaque génocide. Pour autant, tous les crimes contre l'humanité sont condamnables et aucun mort ne vaut plus ou moins qu'un autre. Attention de ne pas faire le lit de l'antisémitisme en confondant critique légitime du sionisme et de la politique menée par le gouvernement israélien à l'encontre des Palestiniens ou en faisant l'amalgame entre le peuple israélien et la politique menée par son pays comparée à celle de l'Allemagne d'Hitler, comme tant osent le faire. Une façon plus ou moins consciente de nous dédouaner du passé si on laisse entendre qu'Israël fait aux autres ce que les nazis lui ont fait... Non, n'oublions pas que Shoah, qui signifie anéantissement, cataclysme, catastrophe, ruine, désolation en hébreu, ne peut être

placé sur une échelle comtable pour la bonne raison que rien d'aussi systématique et érigé en système politique, en système d'Etat, pour éradiquer/anéantir totalement une population, n'avait jusqu'alors été inventé dans l'Histoire.

Un acte sans précédent. Et cela, la mémoire collective n'a pas le droit de l'oublier. Non, pas le droit de le minimiser ou de relativiser, parce que la bête immonde rôde toujours... et l'oublier c'est prendre le risque de répéter les mêmes erreurs.

**« PARCE QU’ILS N’AIMENT PERSONNE,
ILS CROIENT QU’ILS AIMENT DIEU... »
CHARLES PÉGUY**

La Liberté, l’Amour, la Fraternité, la Tolérance, la Diversité. Non, nos valeurs ne mourront pas avec les femmes et les hommes de Charlie ! Trop de citoyens se sont battus par le passé pour que nous puissions les incarner à notre tour et les transmettre aux générations futures.

Mercredi, je vais acheter Charlie Hebdo et je vais m’abonner pour que les perfectionnistes de la liberté d’expression continuent à nous alerter et même à nous choquer parfois. Cet attentat nous a conduits au-delà de Charlie Hebdo et de ses impertinences. Nous sommes touchés par la mort de ces éternels gamins, potaches, provocateurs et irrévérencieux qui incarnaient une liberté de ton bien française, bien provoc, bien agaçante aussi parfois il est vrai selon les sensibilités de chacun, car avec eux tout le monde en prenait pour son grade. Au-delà de la provoc ils incarnaient des valeurs de tolérance et l’insoumission.

On a vu, depuis hier soir, qu'elles sont partagées et défendues par tous les Français qui se reconnaissent dans notre République. L'unité nationale, la solidarité, la Fraternité ne seront jamais, sur ce sol, de vains mots. Chacun a essayé de l'exprimer à sa manière.

Le journal a parfois été attaqué en Justice. Le bon côté de ces poursuites c'est qu'elles nous rappelaient que nous vivons dans un Etat de Droit et non dans une dictature. Qu'il est possible dans notre pays, pour les opposants à la liberté d'expression, de poursuivre ceux qui tournent tout en dérision. Nos tribunaux ont rappelé que Charlie était libre. Libre de faire le con avec tout et tout le monde. En France, c'est encore le Droit qui fait la loi et non pas l'arme automatique. C'est la grande différence entre vivre dans un Etat de Droit et dans des Etats terroristes et des dictatures.

Avec Charlie, il est vrai qu'on riait parfois jaune, mais on se disait que dans notre pays la liberté d'expression était préservée, même quand elle dérangeait. Charlie nous a aussi appris que céder à la peur et à la tyrannie des extrémistes, qui voient du blasphème là où il n'y a que dérision, satire et jubilation dans la provocation, eut été une grave erreur, un manquement à nos valeurs, et ils l'ont payé de leur vie, et ils sont morts en combattants de la Liberté. Eux n'ont rien lâché, sans grand soutien de notre part à tous alors, occupés par les urgences quotidiennes, ignorants que nous étions, n'imaginant pas les assassinats qui se complotaient. Ce « Je suis Charlie » scandé par chacun, c'est aussi Pardon Charlie !

Nous voulons tous, démocrates et amoureux des Libertés, la même chose : vivre dans un pays

respectueux des libertés où l'expression libre et les opinions divergentes ont le droit de s'exprimer, sans violence. Oui, nous sommes tous Charlie et les victimes, vedettes comme anonymes, tombées sur le champ de bataille des bureaux de Charlie Hebdo sont devenues, en cette journée terrible du 7 janvier, le symbole de notre liberté d'expression.

Non, les Français ne lâcheront rien... Ils l'ont dit hier soir, partout en France. Non, ils ne se laisseront pas bâillonnés ni détruire par des fous islamistes qui n'ont rien à voir avec l'Islam de paix. « Parce qu'ils n'aiment personne, ils croient qu'ils aiment Dieu » disait Charles Péguy (*Oeuvres en prose, 1909-1914*. Gallimard. La Pléiade, 1961). Ce sont des fous bons à enfermer qui détestent et veulent anéantir tout ce qui fait des êtres humains une vraie et belle Humanité : la Liberté, l'Amour, la Fraternité, la Tolérance, la Diversité. Non, nos valeurs ne mourront pas avec les femmes et les hommes de Charlie ! Trop de citoyens se sont battus par le passé pour que nous puissions les incarner à notre tour et les transmettre aux générations futures.

Les manifestations de fraternité spontanées sont très réconfortantes : elles tranchent tellement avec l'idée du repli sur soi et de l'indifférence supposée ou du manque de solidarité des Français. On voit que lorsqu'on touche aux valeurs les plus précieuses de la République, nous nous réveillons avec fureur. Les citoyens Français et tous ceux qui partagent leurs valeurs, comme on l'a vu avec la compassion et la solidarité exprimée depuis l'étranger, réagissent, agissent, révèlent qu'ils ont du courage et que la France reste un beau et grand pays où les libertés ont encore de beaux jours devant elles !

Même pas peur ! Mal au coeur, oui, mais pas peur... Les Droits de L'Homme sont nés chez nous et nous continuerons à les défendre. Demain est un autre jour, que l'on veut positif quoi qu'il arrive aujourd'hui. Dans notre démocratie, dans notre République, dans notre pays de Libertés, la liberté de penser, d'écrire, de dessiner, vont surmonter cette horreur. Des milliers de petits Charlie sont déjà nés et ils vont continuer à se battre pour la démocratie, le rire et les Libertés.

Non, la liberté d'expression n'a pas dit son dernier mot, et si ces jours-ci elle rime avec douleur, elle rime aussi avec Fraternité.

PARTAGER SANS DIVISER : UN PARI SUR L'AVENIR

Partager. Un mot plein de promesses qui évoque l'altruisme, le don, l'échange, la générosité, la réciprocité, la solidarité, la communauté, la confiance, la fraternité... Fraternité. Une valeur indissociable de l'idéal républicain de liberté et d'égalité en ces temps de grandes mutations et d'incertitudes, de changement d'ère.

Partager revient à prendre conscience de la réalité d'une « communauté de destin pour l'humanité entière » telle que décrite par Edgar Morin. On partage dans un esprit fraternel. Avec ses Frères humains. Comment réhabiliter la fraternité dans un monde globalisé de plus en plus inégalitaire et individualiste, où règne un pouvoir sans partage ? Le pouvoir sans partage, c'est aussi diviser pour régner...

Mais partager se montre parfois *faux-ami*. Pour tous ceux qui associent *partager* et *diviser*, au sens de désunir, séparer, cloisonner, fragmenter, compartimenter...

partager ne peut mener qu'à la mésentente. Ainsi, partager revêt des sens antinomiques dès lors que les finalités sont opposées. Ce peut être la pire ou la meilleure des choses... Comment, dans ce contexte, inventer de nouvelles solidarités pour partager pouvoirs et ressources ? Comment bâtir une société plus équitable ?

Tout l'enjeu de ce siècle sera de diviser, non pour régner, mais pour multiplier. L'individualisme a vécu et, à l'ère digitale, partager devient la norme. On accepte moins de propriété pour davantage de liberté. On accepte d'accéder au lieu de posséder (un bien plus grand en colocation au lieu d'un bien à soi seul ; pléthore d'informations en échange d'un peu de nos informations...).

L'émergence des technologies de l'information a permis de multiplier et d'améliorer les savoirs, d'optimiser les moyens et les pratiques, de favoriser les interactions entre individus, dont l'imagination et le potentiel d'innovation se trouvent décuplés. Désormais, on partage la connaissance et l'information, les moyens... pour permettre à tous les habitants de la planète d'en bénéficier.

Du partage d'information à la colocation ou au covoiturage, de la production et la revente d'électricité de particulier à particulier en passant par la recherche scientifique en *open science*, partager concerne tous les pans de la société et de l'économie. Partager, c'est aussi une nouvelle façon de concevoir sa relation aux autres, de penser le monde. Un monde où la compétition cède la place à la *coopétition*, où les foules disposent -grâce aux réseaux sociaux- d'une

capacité de contestation et d'action de plus en plus importante et efficace. Pour citer Joël de Rosnay :

« Cette nouvelle approche permettrait de passer d'un système de rapports de force, de concurrence et de compétition acharnée, à un système de rapports de flux et d'échanges solidaires mettant en œuvre de nouvelles valeurs, de nouvelles actions et de nouvelles responsabilités. (...) L'échelle des valeurs se déplace de la concurrence traditionnelle pour s'imposer et réussir, vers le partage, la solidarité, l'échange, le « gagnant-gagnant », qui autorisent plus de souplesse dans la conduite de sa vie. »

Aucun domaine aujourd'hui n'échappe à ce désir d'inventer de nouvelles règles du jeu, de passer à l'acte pour prendre en main son destin et s'émanciper des grands lobbys ou des circuits traditionnels. Parmi les initiatives collaboratives réussies, citons : Nickel et Crésus : le compte en banque sans banque pour les personnes exclues du système bancaire ; les MOOC's : cours en ligne ouverts et massifs pour tous ; Pilo'ty's : les habitats en bois pour tous, KissKissBankBank : plateforme de financement participatif ; Babyloan : micro-crédit solidaire ou HackYourPhd : la science et l'accès à la connaissance comme bien commun...

Par temps de crise ou de grande mutation, l'instinct de survie ne doit pas obligatoirement conduire à se replier sur soi ou à entrer en compétition avec les autres. La loi du plus fort fonctionne... tant que vous êtes le plus fort. Elle menace en permanence la cohésion sociale. En revanche, coopérer, mutualiser les moyens, partager les ressources... contribuent à l'intérêt général. Cette « autre approche » assure une

meilleure paix sociale en permettant à beaucoup plus d'individus de s'adapter pour survivre.

Si l'on ne croit pas dans un destin commun de l'humanité, on se condamne à disparaître en tant qu'espèce humaine, car seuls nous ne résisterons pas très longtemps à l'adversité ou aux prédateurs en tous genres (machines et robots de plus en plus intelligents, lobbys, catastrophes naturelles ou autres aléas de la vie...).

En coopérant, en partageant davantage les ressources et les pouvoirs, en régulant mieux les richesses, les êtres humains se conduisent en individus co-responsables et œuvrent pour le bien commun autant que pour leur propre bien-être. En dépit des risques, l'expérience et la théorie des jeux démontrent que le partage de l'information est un « jeu à somme non nulle », cumulatif (alors que l'échange d'énergie ou d'argent est à « somme nulle », en d'autres termes : ce que j'ai donné, je l'ai perdu). Toute la croissance d'Internet se fonde sur ce principe : plus l'information est partagée, plus elle a de valeur.

On a donc davantage intérêt à faire confiance et à partager que le contraire. D'où la nécessité impérieuse de restaurer la confiance, de revaloriser la Fraternité, d'accepter d'aller au-delà de ses seuls intérêts pour créer la dynamique positive qui permettra de bâtir une société plus solidaire et plus équitable.

Partager, c'est un état d'esprit. C'est faire confiance *a priori* à nos semblables. Un « semblable » qui incarne bien notre égal, notre double, nous. Et ce « nous » représente l'espoir, une certaine idée de la fraternité.

Et, en ces temps incertains, croire en l'Humanité et penser que le meilleur est à venir, c'est se donner toutes les chances de gagner.

PARCE QU'AINSI VA LA VIE...

Personne n'oserait évidemment comparer la perte d'un animal, aussi exceptionnel soit-il, à celle d'un être humain. Mais la disparition de cette petite chose qui dépendait de vous pour tout, qui occupait tellement de place dans votre univers depuis 12 ou 16 ans va vous plonger dans une peine immense pendant quelques jours ou quelques semaines. Bien sûr on se console plus vite, on se souvient avec plus de bonheur que de tristesse des moments partagés, des promenades, de tout ce qui a pu marquer une relation quasi fusionnelle.

On se jure qu'on ne nous y reprendra plus, que jamais on ne s'attachera à nouveau à un animal tant la douleur est forte, et la perspective de devoir la revivre dans 8, 10 ou 15 ans semble au-dessus de nos forces que déjà on se surprend à s'imaginer dans un ou deux ans, qui sait, avec un nouveau compagnon qui ressemblera à s'y méprendre aux précédents... Déjà, l'envie de retrouver ces émotions, cette affection et cette complicité indéfectibles. Vous êtes partagés entre le refus de revivre une phase émotionnelle négative trop

forte et le besoin de ressentir cette proximité joyeuse qui vous aidera aussi à supporter les moments difficiles de l'existence.

Toute la différence avec le vide laissé par un être humain est là : dans cette projection d'un nouveau bonheur possible avec un nouveau compagnon. Certes, aucun chien ne remplacera jamais les chiens d'avant, ni n'ôtera cette impression qu'une page de votre vie se tourne comme un peu de jeunesse perdue. Non, aucun autre animal ne pourra remplacer totalement celui qui a creusé cette petite entaille dans votre coeur, mais il adoucira sa perte. Il réussira même à compenser son absence en créant un nouvel attachement aussi fort, avec de nouveaux souvenirs, de grands et beaux moments partagés de joie, d'amitié, d'amour même, et ce sentiment de participer à vos années bonheur même en période d'adversité.

Alors que le vide laissé par un être humain très proche n'est jamais comblé -et n'a évidemment aucune chance de l'être jamais- l'animal lui peut vous offrir cela : il peut vous faire accepter totalement le cycle de la vie, et donc celui indissociable de la mort. On finit par accepter que c'était dans l'ordre des choses, que votre compagnon a été si heureux, si protégé, si aimé que... c'est la vie. Si, en plus, vous êtes restés sans faillir à ses côtés, parfois jusqu'à le veiller jour et nuit dans ses derniers instants comme on veille un mourant, vous saurez que vous aurez tout fait pour lui et vous accepterez de le laisser partir.

En revanche, vous vous reprocherez toujours de n'avoir pas fait suffisamment pour vos proches. Et ce regret-là, vous n'en guérirez jamais, même si vous

avez donné le maximum de ce que vous vous sentiez capable de donner. Plus vous aurez aimé votre animal, plus vous l'aurez rendu heureux, plus vous l'aurez accompagné dans la sérénité, mieux vous accepterez qu'il vous quitte. C'est exactement l'inverse pour un être humain : plus vous l'aurez aimé, plus vous aurez été présent pour lui, moins vous accepterez qu'il vous quitte, même s'il vous quitte âgé et en paix.

On sait qu'aucun nouvel enfant ne remplacera jamais un enfant disparu, aucune soeur ou frère ne remplacera une soeur ou un frère perdu, aucune belle-mère ne remplacera votre mère, aucun ami ne remplacera un père, aucun Amour ne remplacera jamais un grand Amour. La force de l'animal de compagnie est de vous combler de son vivant et d'ouvrir la voie à son successeur qui vous comblera à son tour sans pour autant effacer le souvenir de ceux que vous avez tant aimés avant lui. Il n'effacera ni la complicité, ni les instants de bonheur passés : il n'effacera que la peine. Peut-être doit-on cela à la courte vie de l'animal ? Une règle non négociable imposée par Mère nature et acceptée par avance, avec angoisse mais fatalisme par les amoureux des chiens qui ne pourront vivre sereinement leur relation avec leur compagnon qu'en se soumettant à cette clause qui semble, le jour où la fin de votre vieux complice approche, bien cruelle.

Oui, le jour où l'on accueille un chien dans sa vie, il faut accepter sans broncher les conditions qui y sont attachées. Ou renoncer à jamais au plaisir de cet attachement si désintéressé qu'il en est bouleversant. Il faut aussi accepter que la tristesse ne manquera pas de venir clore ces belles années de tendre complicité. Il faut accepter que ce petit être appartenant à une

espèce qui n'est pas la vôtre -et qui occupera parfois bien plus d'espace que certains de vos proches- vieillira plus vite que vous, et semblera donc vous quitter prématurément même après une longue vie de chien au motif que nos vies n'ont ni la même intensité ni, selon certaines croyances, la même *justification*.

Simplement parce qu'ainsi va la vie...

LA CONFIANCE, UN ÉTAT D'ESPRIT !

Certaines personnes perçoivent le monde comme hostile. « *L'enfer c'est les autres* » comme l'écrivait déjà Sartre... Pour moi l'enfer, ce serait plutôt un monde sans les autres, un monde où la défiance est la norme, où « les autres » représenteraient *a priori* un ennemi potentiel, un danger.

Pour vivre serein avec ses semblables, il est nécessaire de faire confiance aux autres. Certes, tous les individus ne sont pas dignes de notre confiance, loin s'en faut. Le crime organisé, la corruption, l'escroquerie, la trahison, la loi du plus fort, la pression sociale... tout cela est une réalité. Mais c'est aussi l'exception. S'il est vrai que chacun d'entre nous peut devenir un jour une victime, connaître l'horreur la plus atroce, ce statut de victime à un degré de gravité très variable reste là encore l'exception.

Pour ma part, j'ai choisi la confiance. Pour être tout à fait honnête, je dois dire que la confiance s'est toujours imposée à moi *a priori*. Exceptions faites de certaines

intuitions me conseillant d'éviter tel personnage ressenti comme néfaste (toujours suivre son instinct...) j'ai cette chance de voir chez l'autre le meilleur. Toute nouvelle rencontre, qu'elle soit professionnelle ou sociale, est pour moi une opportunité de nouvelle amitié. Non que je recherche cette amitié, mais elle s'impose souvent d'elle-même, et je l'accueille sans méfiance.

Lorsque la bienveillance, les affinités, l'envie d'échanger à bâtons rompus ou de partager un bon moment tout simplement s'expriment avec naturel, je les encourage. Je ne les provoque pas, je n'essaie pas de créer cette situation, je reçois juste ce moment comme un privilège, un « p'tit bonheur », le bonheur du partage dans l'instant, de l'échange, d'une interaction sociale, aux sens les plus nobles des termes.

Bien sûr, il arrive que l'on soit déçu, trahi, que l'on se trompe aussi. La confiance, ce n'est pas simplement savoir que l'on peut s'appuyer sur les autres ; c'est savoir que l'on peut vivre en bonne intelligence les uns avec les autres. Coopération, partage, bienveillance, sincérité, confiance. Pourquoi croire en les autres ? Parce que si l'on ne croit plus en l'humanité, on se condamne, à la solitude, à la défiance, à la tristesse, à mourir de chagrin... On se condamne à disparaître en tant qu'espèce humaine, en tant qu'individu grégaire qui, seul, ne résistera pas bien longtemps à l'adversité ou aux prédateurs en tous genres.

Vivre en confiance ne signifie pas vivre dans un monde de bizounours... Ni dans sa bulle. En coopérant, en partageant mieux les ressources et les pouvoirs, en régulant mieux les richesses et le pouvoir, les êtres

humains se conduisent en individus co-responsables et oeuvrent ainsi pour le bien commun autant que pour leur propre bien-être. L'expérience (et la *théorie des jeux*) montre qu'on a plus intérêt à faire confiance que le contraire, en dépit des risques et des trahisons toujours possibles.

Voir chez l'autre le meilleur, c'est partir gagnant. L'altruisme réciproque, l'empathie, la solidarité, la fraternité... autant de valeurs indispensables à l'évolution (humaine, comme aux écosystèmes de toutes sortes). Si nous vivons en permanence dans la défiance, incapables de confier nos biens, nos vies, nos destins... à d'autres, nous ne survivrons pas, et notre espèce s'éteindra. (*Pour les aigris se réjouissant que l'espèce humaine disparaisse, merci de reprendre cette lecture à partir de : « L'enfer c'est les autres »...*).

A quelques exceptions près, pour la grande majorité d'entre nous, les bénéfiques de la confiance sont bien supérieurs aux inconvénients. Voilà pourquoi j'ai choisi de faire confiance à « l'autre », à mon semblable, à celui que je ne connais pas *a priori*. J'ai décidé de croire en l'humanité ; c'est une question de survie. Ai-je d'ailleurs vraiment décidé ? Croire en l'humanité est un état d'esprit en réalité : cela part du principe que l'autre est bien notre égal, notre double. Oui, l'autre, c'est nous, d'où qu'il vienne.

Non, l'autre, ce n'est pas l'enfer, mais une certaine idée de la fraternité. Croire en l'humanité se suffit à elle-même : elle se passe très bien des dieux et des dogmes... C'est pourquoi faire le pari de l'humanité, c'est se donner toutes les chances de gagner.

LA « FAIM » DU MONDE...

L'Oxfam pousse un nouveau cri d'alerte désespéré : 10 millions d'Africains sont menacés de famine, principalement au Niger, au Tchad et au Mali. Plus de 400.000 enfants du Sahel risquent bien de mourir de faim. Dans l'indifférence générale.

Voilà ce que j'écrivais dans mon essai *La dernière Croisade. Des Ecolos... aux Ecolomaniaques* paru en novembre 2009 aux éditions L'Arganier :

« Ne nous y trompons pas, à chaque génération ses « crève-la-faim », son lot d'actes impardonnables et irréparables, son indifférence criminelle, ses tueries et, par conséquent, quelques décennies plus tard, ses repentances. ».

D'après le rapport de l'organisation humanitaire britannique Oxfam International publié le 16 octobre 2008, à l'occasion de la Journée mondiale de l'alimentation organisée par l'ONU, près d'un milliard d'habitants des pays en développement serait menacé

par la famine, conséquence de la hausse du prix des denrées de base comme le riz et les céréales.

En 2008 « 119 millions de personnes de plus se retrouvent dans une situation de famine et, au total, quelque 967 millions de personnes souffrent actuellement de malnutrition » a indiqué l'Oxfam. Au même moment, l'organisation CARE international, dirigée par Jonathan Mitchell, a estimé que 17 millions d'habitants de la Corne africaine étaient menacés de famine (6,4 millions d'Éthiopiens et la moitié de la population somalienne).

Selon Barbara Stocking, directrice générale d'Oxfam : « Des vies innocentes ont été brisées par leur exposition à la volatilité des marchés. ». L'inflation galopante du prix des aliments a eu un effet dévastateur sur les populations touchées et a rappelé qu'en 2007 le prix du blé au Guatemala avait augmenté de 300 %, le prix de la farine et du riz avait doublé au Cambodge et aux Philippines. Mme Stocking a tenté d'alerter la communauté internationale sur cette urgence : « Il est temps que le monde se rende compte de la nécessité que les gouvernements des pays en voie de développement aident leurs agriculteurs frappés par la pauvreté, et de l'obligation des pays industrialisés de les y aider. ».

Hélas, contrairement aux promesses faites par les pays développés en avril 2008, la mobilisation internationale ne s'est pas ou peu concrétisée, les pays riches semblant accaparés par la crise financière de septembre 2008. Sur les 12,3 milliards de dollars promis¹, seulement un milliard a été versé pour lutter contre la faim en 2008. Que sont 25 milliards par

rapport aux 1.500 milliards de dollars débloqués en quelques jours par l'Europe et les Etats-Unis pour venir en aide aux banques de leurs pays au plus fort de la crise en octobre 2008 ? Et si vous vous étonnez que l'importance de la cause climatique l'emporte sur l'urgence de sauver ceux qui meurent aujourd'hui, vous trouverez toujours un donneur de leçons pour vous affirmer que l'un ne va pas sans l'autre évidemment. Si tel était le cas pourquoi, afin de financer des opérations d'assistance, Oxfam doit-il faire appel aux gens de bonne volonté pour obtenir, espèrent-ils, 30 millions de dollars de dons ? Où sont donc les dons promis, la main sur le cœur, pour lutter contre la faim ? Il semblerait bien, en dépit des beaux discours et au regard des chiffres les plus récents, que charité bien ordonnée commence par soi-même...

A l'heure des règlements de compte avec le passé, les fautes et les erreurs de nos ancêtres nous empêchent de regarder en face celles que nous commettons dans le présent. Celles que nous appelons aujourd'hui les « générations futures » tenteront-elles à leur tour de dénoncer, voire de racheter nos fautes, pour mieux masquer les leurs ? Ne nous y trompons pas, à chaque génération ses « crève-la-faim », son lot d'actes impardonnables et irréparables, son indifférence criminelle, ses tueries et, par conséquent, quelques décennies plus tard, ses repentances. Dans plusieurs décennies, l'heure des comptes avec un nouveau passé aura sonné et les inévitables donneurs de leçons

1. Chaque année, la communauté internationale consacre moins de 100 milliards d'euros d'aide publique au développement alors que 150 milliards suffiraient à garantir la santé et la subsistance à un milliard d'êtres humains.

tenteront de stigmatiser un groupe d'individus pour en faire des coupables idéaux. Dans cinquante ans, la génération au pouvoir sera sans doute trop occupée à juger nos méfaits d'aujourd'hui pour ne pas avoir à se préoccuper des siens... Comme l'a écrit Régis Debray² « Les repentances ont toujours cinquante ans de retard...

2. « *L'Algérie et le Vietnam n'ont rien appris à nos élites, dont les repentances ont toujours cinquante ans de retard.* » dit-il dans une interview au Monde parue fin 2008.

**NOON MOON DE PERCY KEMP :
AU NOM DES BONNES INTENTIONS...**

L'éruption du volcan islandais l'Eyjafjöll, qui plonge l'Europe dans le chaos et fait ressurgir chez certains les peurs millénaristes de fin du monde, me semble une bonne opportunité de vous parler d'un livre original, Noon Moon, le dernier titre de Percy Kemp.

L'un des maîtres du roman d'espionnage fait feu de tout bois dans cette intrigue mêlant terrorisme et géopolitique avec en toile de fond l'explosion programmée du volcan de Yellowstone... Ecrivain britannique d'origine libanaise résidant en France, cet ancien chercheur-enseignant, assistant de l'historien André Miquel¹ au Collège de France est aussi un spécialiste reconnu du renseignement stratégique.

1. André Miquel a tenu la chaire de langue et littérature arabes classiques au Collège de France, de 1976 à 1997.

Les amateurs de Percy Kemp ont compris depuis longtemps que, chez lui, l'espionnage n'était qu'un prétexte pour décrypter les grands enjeux géopolitiques actuels. Depuis que le monde -avec la chute du Mur, la fin de la guerre froide, puis le traumatisme du 11 septembre- a perdu ses repères en même temps que ses illusions, l'équilibre des forces entre Etats dominants et Etats dominés semble de plus en plus instable.

Sur fond de menaces terroristes et d'éco-religion, d'opposition entre dialectiques occidentale et orientale, Noon Moon² traite des nouveaux rapports de forces qui mettent en danger la suprématie de l'Occident, mais aussi du décalage entre les actes et les beaux discours, du sens-de l'essence des mots, de la foi et du fantasme de la pureté des idées, de notre relation à la vérité et au mensonge, de l'idéalisme et de l'innocence, du réel et de l'idéal, de la manipulation des masses et de la révolte, de la cupidité et de l'égo, de la démocratie et du pouvoir, des certitudes et des croyances, de la peur et de l'altruisme, de l'identité et de la dualité culturelle. Autant de questionnements traduisant le malaise de l'homme moderne, qui font écho aux grandes interrogations politiques ou philosophiques d'aujourd'hui vis-à-vis de systèmes de pensée antagonistes où les extrêmes se heurtent non seulement dans le choc des civilisations mais peut-être-être aussi, comme semble le croire Percy Kemp, dans le choc des générations.

Ecrivain anglo-arabe, s'exprimant avec talent dans

2. Noon Moon de Percy Kemp (Le Seuil, 2010). 430 pages. 21€.

une langue tierce -le français-, Percy Kemp se plaît à observer qu'il appartient, par son père, à la configuration de pouvoir « dominante » et, par sa mère, à la configuration « dominée ». Un thème récurrent dans ses écrits, de même que la pureté des idées ou des mots (« Il avait perdu la foi en les mots ». « George Orwell aura finalement eu raison : « La guerre est la paix ! La liberté est esclavage ! L'ignorance est force ! ») ou les paradoxes du langage (« Il ne suffit pas de partager la même langue pour partager les mêmes valeurs»). Dans un style littéraire, d'une plume parfaitement ciselée, l'humour british à fleur de mots, l'auteur évoque dans la première partie du livre ses questionnements à travers Alik Agaïev, personnage aussi inquiétant que torturé, ponctuant son monologue de références aux philosophes de la Grèce antique, mais aussi de quelques grandes pensées contemporaines que l'on doit à Gramsci ou à Nietzsche.

Kemp-Agaïev poussera son raisonnement jusqu'à l'absurde dans sa confrontation avec Zandie, otage britannique retenu hors du temps et du monde libre, qui peinera à résister à l'influence de cet idéaliste machiavélique. En fait de dialogue, il s'agit davantage d'une quête intérieure de Percy Kemp et, si Agaïev utilise son otage un peu à la manière d'une chambre d'écho, sans doute l'auteur utilise-t-il le ravisseur-espion pour tenter de trouver ses propres réponses... Il prononcera cette phrase, à mon sens, très juste : « Nos idées façonnent notre perception(...) A croire que nos certitudes ne reposent jamais que sur des croyances. ».

La seconde partie se déroule sur fond d'assassinats

terroristes. Des fundamentalistes islamistes visent des chefs musulmans prônant un Islam modéré, des attentats sont fomentés par des activistes écolomaniaques et kamikazes dont l'ambition est de déstabiliser les démocraties occidentales en s'attaquant aux Etats-Unis. Et si des éco-religieux, chantres de la décroissance économique et de l'anticapitalisme, parvenaient à commettre un acte terroriste d'une ampleur telle qu'il réduirait en cendres la puissance d'une Amérique du nord à l'arrogance insupportable ? Et s'ils réussissaient à changer la face du monde en ramenant ces « maîtres du monde » deux siècles en arrière ? A côté du désastre écologique et humanitaire qui s'annonce, le nuage de cendres de l'Eyjafjöll ferait figure d'épiphénomène...

Kemp-Agaïev semble se délecter à l'idée d'un monde dont seraient exclus les Etats-Unis... mais la nature ayant horreur du vide, et la nature humaine étant ce qu'elle est (comprendre : avide de pouvoir et de richesses au point de piller son propre pays au nom de sa cupidité : « A chaque fois que l'homme a eu à choisir entre devenir meilleur et avoir de meilleures conditions de vie, il a préféré améliorer ses conditions de vie ») qui sait si, à la superpuissance d'hier d'autres superpuissances ne risqueraient-elles pas, elles aussi au nom des bonnes intentions et de l'idéologie (« érigeant la démocratie en dogme »... ou en voulant imposer leur religion totalitaire à la planète entière...), de causer autant de dégâts sinon plus ? Kemp ne fait-il pas dire à son maître-espion, citant la prophétie de Darius dans *Les Perses*, la tragédie grecque d'Eschyle : « Quand un mortel s'emploie à sa propre perte, les dieux s'empressent de l'y aider. » ?

Noon Moon est bien plus qu'un thriller, c'est aussi un essai politico-philosophique de grande qualité plus que jamais d'actualité. Et, que l'on croit ou non à la vraisemblance de ce scénario-catastrophe, cette histoire devrait réjouir aussi bien les lecteurs de thriller et d'espionnage que d'essais de géopolitique.

Percy Kemp a publié une cinquantaine d'articles sur des sujets divers, allant de l'Islam à l'espionnage. Il est l'auteur de deux essais : Territoires d'Islam (Paris. Sindbad. 1982), Majnûn et Laylâ, une histoire d'amour fou (en collaboration avec André Miquel. Paris. Sindbad. 1984) et de plusieurs romans littéraires ou d'espionnage : Musc (Albin Michel, 2002), Moore le Maure (Albin Michel, 2001), Le système Boone (Albin Michel, 2002), Le muezzin de Kit Kat (Albin Michel, 2004), Et le coucou dans l'arbre, se dit de l'époux (Albin Michel, 2005), Le vrai cul du diable (Le Cherche Midi, 2009) et Noon Moon (Le Seuil, 2010).

CLIMATO-SCEPTICISME : GALILÉE CONVOQUÉ DEVANT LE SAINT-OFFICE ?

Les scientifiques climato-sceptiques seront-ils contraints, comme Galilée en 1633, d'abjurer à genoux la formule prévue par le Saint-Office ? Devront-ils faire eux aussi leur profession de Foi et déclarer sur les Saints-Evangiles du « réchauffisme » qu'ils jurent qu'ils tiennent, et tiendront toujours pour vrai, avec l'aide du dieu écolomaniac, tout ce que la Sainte Eglise affirme, présente et enseigne ? Décidément, l'écologie est une chose trop sérieuse pour la confier aux seuls écologistes surtout s'ils sont climatologues...

Au nombre des « scientifiques compétents en sciences du climat » (pour reprendre les termes consacrés) signataires de l'appel initié par la paléoclimatologue Valérie Masson-Delmotte, citons les plus médiatisés, le climatologue Hervé Le Treut et le climatologue et géochimiste Jean Jouzel. « Anti-sceptiques » virulents, Le Treut, Jouzel et Masson-Delmotte sont tous membres du Groupe International d'Experts Intergouvernemental (le fameux GIEC).

Plus intéressant encore, depuis près de dix ans, chacun d'entre eux a tout misé sur la démonstration de la réalité du réchauffement d'origine humaine pour asseoir sa carrière et sa réputation scientifiques. Une carrière qui risque fort de connaître un ralentissement -et les budgets, des coupes sévères- en raison des révélations publiques sur les « erreurs » à répétition du GIEC. Pour ces chercheurs qui soutiennent le GIEC et ses thèses alarmistes sur le réchauffement, empêcher les « hérétiques » de s'exprimer devient une question de survie. Et cette tentative désespérée de faire taire les voix qui s'opposent au discours officiel, dicté par le GIEC à la communauté scientifique mondiale, résonne déjà comme le chant du cygne...

Ainsi, 275 personnes (dont la signature n'engage pas leur organisme de tutelle) se sont laissé embarquer, plus ou moins de bonne foi, dans une croisade contre les climato-sceptiques. Car il s'agit bien d'une guerre de religion opposant croyants et non croyants si l'on se réfère à la « profession de Foi » de cette lettre ouverte, ou plutôt de cette « pétition ». Un texte qui sera adressé le 7 avril prochain par courrier recommandé (juste avant sa mise en ligne sur le Net) à : Mme la ministre de la Recherche, M. le directeur de la Recherche, M. le président de l'agence d'évaluation de la Recherche, M. le président de l'académie des Sciences, M. Le président directeur général du CNRS, MM. Les directeurs et directeurs adjoints de l'INSU et l'INEE du CNRS et enfin à M. le président du comité d'Ethique du CNRS. Il ne manque plus que le pape Benoît XVI pour que la liste soit tout à fait complète...

Titrant « Ethique scientifique et sciences du climat : lettre ouverte » (ce texte -qui circule en privé parmi

les chercheurs mais sur un lien ouvert- ainsi que la liste des signataires, sont visibles sur le site du club des argonautes et reproduits à la fin de cet article) les chantres scientifiques du « réchauffisme » rappellent le dogme et exigent du Saint-Office (les hautes instances citées plus haut et sollicitées pour prendre position) qu'elles obligent les scientifiques à se conformer à la Règle sous peine d'une mise à l'index...

« Depuis plusieurs mois, des scientifiques reconnus dans leurs domaines respectifs, membres actifs de l'académie des Sciences, dénigrent les sciences du climat et l'organisation de l'expertise internationale, criant à l'imposture scientifique, comme le fait Claude Allègre dans L'imposture climatique ou la fausse écologie (Plon, 2010) pointant les prétendues « erreurs du GIEC », comme le fait Vincent Courtillot dans Nouveau voyage au centre de la Terre (Odile Jacob, 2009) dans son séminaire de rentrée de l'IPGP(...). ». Revoilà les bêtes noires des alarmistes... Il faut décapiter les hérauts du climato-scepticisme, ou peut-être brûler vifs ces hérétiques sur un bûcher ? Au train où vont les choses, cela ne saurait tarder : il suffirait que le Saint-Office donne raison à ces inquisiteurs des Temps modernes... Mais il faudra alors allumer, non pas deux, mais des dizaines de milliers de bûchers car plus de quarante mille scientifiques dans le monde ont déjà signé des pétitions, appels ou lettres ouvertes, pour alerter les gouvernements de leur pays sur les dangers du catastrophisme ambiant et les mettre en garde contre les extrapolations non scientifiques de certains travaux.

Le GIEC n'est plus vraiment en odeur de sainteté auprès des politiques, et les alarmistes n'ont plus

le vent en poupe dans l'opinion publique depuis le fiasco du sommet de Copenhague, il semble donc peu probable que les hautes instances souhaitent se fourvoyer dans ce qui s'apparente plus à une tentative de cabale qu'à un véritable appel à l'aide pour faire respecter l'éthique scientifique. Les signataires l'affirment : « *Dans tous les cas, la publication de ces affirmations témoigne d'un sentiment d'impunité totale de la part de leurs auteurs.* ». Un « sentiment d'impunité totale »... voyez-vous ça... serions-nous revenus à l'époque où la Congrégation pour la Doctrine de la Foi à Rome accordait aux savants des dispenses pour accréditer leurs travaux ? Les scientifiques climato-sceptiques seront-ils contraints, comme Galilée en 1633, d'abjurer à genoux la formule prévue par la censure du Saint-Office, des inquisiteurs généraux et de leurs cardinaux ? Devront-ils faire eux aussi leur profession de Foi et déclarer sur les Saints-Evangiles du « réchauffisme » qu'ils jurent qu'ils tiennent, et tiendront toujours pour vrai, avec l'aide du dieu écolomaniaque, tout ce que la Sainte Eglise affirme, présente et enseigne ? Décidément, l'écologie est une chose trop sérieuse pour la confier aux seuls écologistes surtout s'ils sont climatologues...

A l'heure où les plus gros émetteurs de CO₂ (la Chine est le premier producteur d'éolien et les Etats-Unis investit massivement dans les énergies durables) la vieille Europe -et tout particulièrement la France (empêtrée dans sa taxe carbone...)- ont laissé des scientifiques idéologues discréditer la communauté scientifique aux yeux des élites dirigeantes et du public en utilisant la science -au nom du réchauffement climatique, du principe de précaution et des générations futures- pour servir une cause politique : leur combat pour la

décroissance. Des chercheurs climato-alarmistes qui, en refusant le doute scientifique émis par leurs pairs, ont aussi trahi la science et le « pacte moral qui relie les scientifiques et la société ».

A ces scientifiques qui ont une notion dogmatique, religieuse même, de la vérité scientifique, je me permets de rappeler la définition du principe de précaution dont ils se réclament. Définition, publiée dans le Rapport sur le principe de précaution rédigé par le groupe d'experts de l'UNESCO et adoptée par la Commission Mondiale d'Éthique des Connaissances Scientifiques et des Technologies (COMEST) : « *Il faut que les scientifiques modèrent l'ambition irréalisable de quantifier sérieusement tous les risques et qu'ils s'orientent vers une ambition plus modeste consistant à caractériser les dangers sous-jacents.(...) L'évaluation des risques et la fixation d'une politique doivent par conséquent avoir l'assentiment du public et bénéficier de sa participation.* ». Le principe de précaution, appliqué à tort et à travers, est un frein au progrès parce qu'il n'y a pas de progrès possible sans prise de risque. Il n'est jamais trop tard pour faire son mea culpa...

Pour paraphraser la formule célèbre de Georges Clémenceau : « *La guerre est une chose trop sérieuse pour la confier à des militaires* ».

UNDER TROLLS : CHRONIQUE D'UNE MORT ANNONCEE

L'absence de contrôle social, la garantie de l'anonymat et d'une totale impunité libèrent la véritable nature de certains contributeurs. Trop d'entre eux, provocateurs, extrémistes, under trolls, confondent liberté d'expression et liberté de menacer, de diffamer ou d'insulter... au nom de la liberté d'expression.

Pourquoi cacher son identité sous un pseudo ? Je ne parle pas de ces blogueurs qui publient sur la blogosphère et affichent leur véritable photo et un bref CV. Pour ceux-là, le pseudo est un nom de scène en quelque sorte : tout est vrai sauf leur nom. Je parle du pseudo auquel n'est associée aucune information pertinente qui permettrait d'identifier qui se cache derrière cet utilisateur. Chez certains d'entre eux, le pseudo signifie : « Je vous insulte en toute impunité, je décrète, je critique, bref je vous crache à la figure d'autant plus volontiers que je n'ai pas à assumer mes opinions au grand jour. Personne ne connaîtra mon vrai visage, alors pourquoi me priver ? ». Il est

clair que l'absence de contrôle social, la garantie de l'anonymat et d'une totale impunité libèrent la véritable nature de certains contributeurs. Trop d'entre eux, provocateurs, extrémistes, under trolls, confondent liberté d'expression et liberté de menacer, de diffamer ou d'insulter... au nom de la démocratie.

Ainsi, les « trolls¹ » ou « under trolls » (j'en ai recensé 18 sur AgoraVox et 23 sur Le Post dont certains possèdent une adresse IP commune...) commencent à saturer sérieusement la plupart des sites, blogs ou journaux. La nature ayant horreur du vide ils se sont organisés au fil des années et ont développé une grande capacité de nuisance en occupant l'espace laissé libre par des rédacteurs et des lecteurs qui préfèrent renoncer à contribuer tant ils sont exaspérés par le niveau zéro du débat. En effet, les esprits haineux ont fait fuir les lecteurs modérés qui auraient aimé donner leur avis, mais préféreront se taire compte tenu de la débauche de violence dont ils seront l'objet à peine leur post en ligne (en règle générale, environ 98% des lecteurs ne s'expriment pas). De plus en plus de rédacteurs renoncent aussi à publier leurs articles quand les

1. « Un troll est une action de nature à créer une polémique en provoquant les participants d'un espace de discussion (de type forum, newsgroup ou wiki) sur un réseau informatique, notamment Internet et Usenet. Le mot désigne également un utilisateur qui a recours à ce type d'action. Par métonymie, on parle de troll pour un message dont le caractère est susceptible de générer des polémiques ou est excessivement provocateur, sans chercher à être constructif, ou auquel on ne veut pas répondre et que l'on tente de discréditer en le nommant ainsi. Le mot « troll » peut également faire référence à un débat conflictuel dans sa globalité. Dans la majorité des cas, l'évaluation repose sur l'aspect récurrent ou caricatural de l'argumentation, les participants peuvent alors tout aussi bien être qualifiés de « trolls » que de « trolleurs » (source, Wikipédia).

commentaires qu'ils suscitent se transforment systématiquement en tentatives d'intimidation pour les faire taire.

Pour avoir choisi de modérer les fils de discussion que je lance quotidiennement sur mon Mur Facebook, je peux témoigner qu'il est possible d'élever le débat et d'échanger dans un climat de relative courtoisie. Je gère près de 5000 « amis ». Une centaine de contributeurs participent régulièrement à des discussions souvent animées sur des sujets de société parfois sensibles. J'ai affiché sur mon Profil une Netiquette très simple (échanges virils mais corrects : pas d'attaques personnelles, insultes proscrites, argumentation fondée sur des sources fiables, discours cohérent) à laquelle je ne souffre aucune dérogation. En cas de non respect de cette charte de bonne conduite, j'invite l'auteur du post à prendre connaissance des règles en vigueur sur mon Mur. Après 18 mois de pratique, je peux certifier que j'interviens de moins en moins souvent pour rappeler à l'ordre.

Mes « amis » eux-mêmes régulent les fils de discussion et rappellent ma Netiquette au besoin (du chaos naît l'ordre...). Ils ont compris qu'il était beaucoup plus payant de respecter les autres contributeurs car ils savent que, sur mon Mur, ils ne se feront pas agresser. Ils savent aussi qu'ils doivent fourbir leurs armes car les échanges, pour courtois qu'ils sont, n'en sont pas moins sans concession.

Dans un marché de plus en plus concurrentiel, il est certain que ceux qui sauront modérer leur espace (privé ou public) avec le plus d'efficacité sont ceux qui seront les gagnants de demain. Plus la modération

sera de qualité, plus les articles et les débats seront de bon niveau. Alors, ne laissez pas -ne laissons pas- envahir nos lieux d'expression préférés par des under trolls qu'il serait pourtant facile d'éradiquer.

Ces temps-ci, les éditeurs de sites (Le Post a convié rédacteurs et posteurs à une réflexion) et de journaux (AgoraVox, auquel je collabore depuis sa création, permet désormais aux rédacteurs de « replier » les posts) commencent enfin à réfléchir à la manière d'améliorer leur système de modération. Alors qu'ils hésitaient -au nom de l'internet libertaire et du droit à la parole- à modérer les contributions, certains invitent désormais rédacteurs, lecteurs et posteurs à un débat sur cette question. Ce qui ne fait aucun doute désormais, c'est que les jours des under trolls sont comptés...

ZONE XTREME : C'EST MILGRAM QU'ON ASSASSINE...

Laisser croire que, sans menace physique, « 80% des gens » seraient susceptibles d'accepter de faire souffrir un innocent si on leur en donnait l'ordre est une insulte à l'intelligence des individus qui ont refusé le postulat de base du jeu pilote.

Si l'on se fie aux chiffres de l'équipe de Zone Xtreme, le documentaire diffusé en grandes pompes hier sur France 2, 80% d'entre eux environ (2600 sur 13000 des personnes sollicitées) ont répondu négativement à l'idée d'y participer. En revanche, imaginer que le flingue sur la tempe, une majorité de gens auraient accepté de tuer, est vraisemblable... quoique non démontré. Toujours selon les explications de France 2, 2600 personnes auraient souhaité jouer, mais seuls 80 candidats ont été sélectionnés. Un choix sujet à caution puisque l'expérience est loin d'être une vraie expérimentation scientifique, contrairement à ce que sous-entend la promotion faite autour de ce jeu de dupes.

Jean-Léon Beauvois¹, le psychologue social qui apporte sa caution scientifique à ce test fait un sacré raccourci pour arriver à démontrer (sans tenir compte du taux de refus ou de non réponse de 10400 personnes) que 80% des gens se transformeraient en bourreau sous la pression (ce qui est faux puisque les candidats ont adhéré d'eux-mêmes au principe du jeu : jouer les tortionnaires en envoyant des décharges électriques à un pauvre bougre qui ne leur a rien fait...) et se sont engagés qui plus est par contrat. « Moralement », si j'ose dire...

Un psy aux allures de gourou pour qui la fin justifie les moyens... et veut à tout prix démontrer que sa thèse est juste : la télé rend l'être humain violent ? A partir de là, personne n'est coupable, personne n'est responsable. Les gens sont infantilisés, déresponsabilisés, puisqu'ils perdraient leur libre arbitre sous la pression télévisuelle... La télé, et la société tout entière rendraient des gens doux comme des moutons violents. Sans blague ?

Accepter l'inacceptable : s'engager par contrat à envoyer des décharges électriques (si ce n'est mortelles tout au moins douloureuses) à un pauvre type) n'est-ce pas mettre consciemment le doigt dans l'engrenage ? Où est la pression physique ou psychologique exercée sur des candidats invités à s'inscrire par courriel ? La vraie question que devraient se poser ces 80 personnes retenues parmi 2600 candidats potentiels est celle-ci : Hors de tout contrôle

1. Egalement auteur de : *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens* (PUG, 2002).

social, avec la garantie de l'impunité, est-ce ma vraie nature qui s'est exprimée ? Et nous, nous devrions nous demander s'il faut vraiment s'étonner que sur ceux qui ont accepté le principe de faire souffrir un inconnu qui ne leur a rien fait passer à l'acte ? Pourquoi ceux qui se rebellent (parmi cet échantillon de 80 personnes non représentatives de la population...) acceptent-ils tout de même d'envoyer quelques décharges bien dosées avant de commencer à être tourmentés par leur conscience ?

En revanche, on aurait pu se féliciter que 80% des personnes sollicitées aient tout simplement refusé de participer au pilote. Personnellement, je trouve cela plutôt rassurant ! L'exemple que l'on veut donner aux jeunes générations est-il celui de la déresponsabilisation permanente ? Pauvres petites choses irresponsables, vous n'aviez pas le choix, la pression de la hiérarchie, du pouvoir, de la société, de la télé... est telle que vous n'êtes jamais vraiment coupables ? Tenir un tel discours n'est pas pousser au civisme ni à l'exemplarité...

Pour conclure, je dirais que cette « expérimentation » télévisuelle inspirée de la très célèbre expérience de Milgram relève de l'escroquerie intellectuelle. Une expérience de Milgram dénaturée. En réalité, Zone Xtreme est à Stanley Milgram ce que les sondages d'opinion sont à la vérité scientifique...

Pour aller plus loin, lire :

Soumission à l'autorité de Stanley Milgram (Calmann Lévy, 1974).

IL EXISTE AUSSI UNE BANALITE DU BIEN, PORTEUSE D'ESPOIR

A la veille de la sortie du film *La rafle*, 3,5 millions de téléspectateurs ont regardé la spéciale *Rafle du Vel d'Hiv* diffusée sur France 2 mardi dernier, dont, espérons-le, une grande majorité de jeunes qui ne connaissaient pas cet épisode.

Pour ceux qui n'ont pas eu la possibilité de la voir, je vous invite à cliquer sur ce lien pour accéder au podcast, disponible en intégralité sur le site de France 2 jusqu'au 16 mars (vidéo non téléchargeable).

Le contenu :

Au cours de l'été 1942, l'opération menée par la police française, sur ordre des autorités de Vichy, conduit plus de 13000 juifs vers les camps d'extermination. Reportages, archives, extraits du film *La rafle*, témoignages des survivants et des acteurs qui ont joué leurs rôles, analyses et expertises de spécialistes et d'historiens : deux heures d'émission présentée par Marie Drucker pour comprendre et expliquer l'une des

pages les plus sombres de l'histoire de France.

Si nous n'oublions pas ces enfants juifs de France morts en déportation, souvenons-nous aussi que des gens ordinaires, des Français comme vous et moi, « héros malgré eux » ainsi que l'on désigne ceux qui se retrouvent dans une situation qu'ils auraient préféré éviter mais qui, guidés par leur conscience n'ont pas pu agir autrement qu'avec courage et humanité. Ces gens comme les autres auront contribué à sauver 60 000 enfants juifs. On les appelle des Justes.

C'est un fait. Et un fait que de nombreux Français d'aujourd'hui ignorent (non, tous les Français n'étaient pas des lâches ou des collabos ou, au contraire, de vaillants résistants). Beaucoup ont contribué, à leur niveau, à aider leurs semblables en prenant des risques dont ils n'avaient parfois pas même conscience.

Ce qui me semble essentiel dans cette démarche du souvenir -que l'on évoque la rafle du Vel d'Hiv, la collaboration ou la Résistance- c'est que les jeunes générations puissent avoir envie de s'identifier à ces anonymes qui ont fait le bon choix simplement parce qu'ils n'imaginaient pas pouvoir agir autrement.

A propos des horreurs de la seconde guerre, on parle souvent de la banalité du mal, à juste titre, et Hannah Arendt nous a beaucoup éclairés sur le sujet. Mais il existe aussi une banalité du Bien, qui s'est aussi exprimée en cette époque troublée. Cette banalité du bien est incarnée par de simples citoyens -exemplaires- alors qu'il était sûrement plus simple de détourner le regard. En cela, elle est, à l'image de ces Français courageux malgré eux, exemplaire et

porteuse d'espoir.

« Quiconque sauve une vie sauve l'univers tout entier », la devise figurant sur la médaille des Justes de l'Institut Yav Yashem ne doit jamais être oubliée.

Rappelons aussi le comportement exemplaire des habitants de Chambon-sur-Lignon de 1939 à 1944 : le pasteur André Trocmé et le co-pasteur Edouard Theis, suivis par les pasteurs des 12 autres paroisses de la région (Mazet Saint-Voy, Freycenet Saint-Jeures, Fay-sur-Lignon, Devesset, Tence, Saint-Agrève) ont appelé leurs fidèles à « obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » et ont ainsi réussi à sauver entre 3000 et 5000 Juifs. Le village a mérité son titre de Justes (c'est aussi le seul village à avoir reçu ce titre collectivement avec un village des Pays-Bas).

SEULEMENT SI C'EST ARRIVE PRES DE CHEZ VOUS...

La chaîne Planète rappelle, avec ces extraits d'un documentaire exclusif sur les pratiques des Talibans mettant en scène l'organisation de la terreur avec des exécutions publiques, qu'aucun chef de médias ne voulait prendre le risque de diffuser ces images d'une violence extrême. Comme le regrette le patron de l'agence de presse indépendante, Tony Comiti. Retour sur ce reportage à Kaboul de deux grands reporters au sang-froid impressionnant, Céline Hue et Daniel Lainé, deux grands professionnels rôdés aux zones de conflit.

La donne a changé au lendemain des attentats du 11 septembre 2001 à New York. » se souvient le patron de TV Productions Tony Comiti. Deux mois après le tournage du reportage *Kaboul interdit*¹, les Twin towers

1. « Kaboul interdit » de Daniel Lainé et Céline Hue. Un documentaire de 26 mn réalisé alors que la ville est sous la coupe des Talibans depuis 5 ans (Production Tony Comiti-agence de presse, France).

s'écroulent. Le téléphone de Comiti ne cesse plus de sonner... Les « Barbus », qui n'intéressaient aucun grand patron de chaîne, passionnent soudain toutes les rédactions occidentales... parce qu'un mort près de chez vous aura toujours plus d'intérêt que deux morts dans la ville voisine.

C'est ainsi : il y a ceux qui prennent tous les risques pour rapporter l'info, témoigner et il y a ceux, le cul bien au chaud dans leur bureau, qui décident de diffuser ou non. En réalité, c'est l'actualité qui impose sa loi dans le plus grand cynisme. Oui, c'est l'actu qui fait l'info et non l'info qui fait l'actu...

En regardant cette passionnante émission, je me suis dit qu'il me fallait rendre hommage à ces grands reporters, à ces journalistes de terrain si discrets. Leurs images-chocs ont fait le tour du monde, sur papier glacé ou sur les écrans. Certaines nous ont marqués à jamais, reproduites à la Une des plus grands journaux ou diffusées en boucle sur les chaînes du monde entier. Pourtant, qui connaît le nom de leur auteur ? Parmi ces anonymes guerriers de l'information, qui prennent des risques considérables pour rapporter les témoignages les plus extraordinaires certains seront emprisonnés et parfois oubliés dans leur geôle à l'autre bout du monde. D'autres, beaucoup trop, seront tués. Un lourd tribut payé au nom de la liberté de la presse et du droit/devoir d'informer. Quelques uns décrocheront le prestigieux Prix Pulitzer ou Albert Londres, consécration d'une vie en quête de vérité à n'importe quel prix... Un prix trop cher payé pour un Prix bien dérisoire en réalité !

Peu de rapport entre ces dignes héritiers d'Albert

Londres, de Kessel, Hemingway ou Capa et nos éditorialistes et autres donneurs de leçons de salon qui sévissent dans les grands quotidiens. Comme les Hommes, les journalistes sont « pluriels ». Et ce ne sont pas les plus courageux ou les mieux informés que l'on entend le plus. « Une presse libre et indépendante est l'un des fondements de la paix et de la démocratie » a dit le secrétaire général des Nations Unies, M. Ban Ki-moon.

Oui, le rôle du journaliste indépendant est de rendre compte des faits et de coller au plus près de la vérité. Il arrive que le journaliste se trompe. Il arrive aussi qu'il se fasse manipuler. Mais il ne doit, en aucun cas, user de son influence pour servir une idéologie ou se faire le complice d'un système mafieux. Le problème c'est qu'il n'existe plus de journaux indépendants...

QU'A-T-ON FAIT DE NOS ECOLES REPUBLICAINES ?

« Allez vous faire enc... ! » ont écrit des lycéens à leur professeur... Dans une société constituée d'enfants-roi où « C'est mon droit... » a remplacé : « J'ai des droits, mais j'ai aussi des devoirs », où l'on confond « Liberté » avec « Je fais ce que je veux où je veux quand je veux » et où responsabilité ne rime plus avec cette fameuse liberté devenue libertaire à cause des « saboteurs » de vocabulaire, où les profs sont méprisés, leur autorité réduite à une peau de chagrin avec la complicité de l'Etat et des parents d'élèves, franchement, qu'y a-t-il de si étonnant ?

Ma vision de tout ce cirque, c'est que certains jeunes de lycées publics qui estiment avoir tous les droits n'ont même pas conscience (ce n'est pas leur faute d'ailleurs, mais plutôt celle de leurs parents, de certains éducateurs et de l'Education nationale qui ont baissé les bras) qu'ils vont gâcher leurs meilleures armes pour avoir une chance d'obtenir un bon emploi lorsqu'ils auront l'âge de s'assumer financièrement.

Rechignant à l'effort, refusant d'apprendre ce qui les ennue, incapables de se concentrer pendant les cours (d'où cette demande légitime des profs de réclamer la fermeture des portables) ces jeunes dits difficiles se feront doubler par les bons élèves du « privé ». Un marché porteur, comme le souligne Paul Villach puisque de plus en plus de parents rejettent les lycées publics. Des lycées qui destinent les gamins à l'échec en les dirigeant dans les filières les moins cotées au lieu de les préparer à l'entrée dans la vie active.

Les enfants des classes sociales favorisées, dont les parents eux ne négotent pas sur les moyens quand il s'agit de mettre toutes les chances de leur côté pour garantir à leur progéniture de phagocyter les meilleurs postes. Les inégalités se perpétuent en dépit d'un système scolaire qui prétend respecter l'égalité des chances. Les emplois les mieux rémunérés vont aux enfants des classes favorisées. Aux autres, les emplois subalternes... ou le chômage.

Il arrive aussi que des parents issus des classes moyennes se privent afin d'offrir à leurs enfants des études en institution privée. D'autres usent de subterfuges pour pouvoir inscrire leurs rejetons dans des lycées publics de bonne réputation. Ces lycées, comme ces enfants, sont l'exception mais, pour brouiller les pistes, les médias et le gouvernement vont donner en exemple la réussite d'anciens mêmes de cités ou de ces Français moyens parvenus miraculeusement à crever le plafond de verre et à décrocher des postes de cadres dirigeants. Dans les années 1960/1970, Pierre Bourdieu¹ ou Jean Piaget dénonçaient déjà les injustices sociales et leur répétition de décennie en décennie.

A qui profite ce beau désordre organisé depuis une bonne vingtaine d'années ? Qui aurait -dans le contexte de course aux emplois les plus rémunérateurs et de protection des acquis- intérêt à ce que les choses changent ? Oui, qui aurait intérêt à ce que chacun dispose des mêmes chances -au sens républicain du terme- , à ce que le fameux « ascenseur social » fonctionne ? Certainement pas ceux qui phagocytent les postes les plus rémunérateurs et font en sorte de les transmettre, quasiment en héritage, à leurs descendants ? Voici quelques chiffres, extraits du livre *La Démocratisation de l'enseignement* de Pierre Merle (La Découverte, 2002) cités par François Dubet, auteur de l'article : « Les pièges de l'égalité des chances » publié dans *Le Monde* du 30 novembre 2009 : « 50 % des enfants de cadres et 5 % des enfants d'ouvriers accèdent aujourd'hui aux classes préparatoires - Près de 80 % des élèves en CAP sont d'origine populaire - Si quelques filles accèdent à l'Ecole polytechnique, mais 61 % des emplois peu qualifiés et 82 % des emplois à temps partiel sont occupés par des femmes. ». Qu'a-t-on fait de nos écoles républicaines ?

1. Je fais référence, notamment, à l'essai de Pierre Bourdieu : *Les Héritiers* (avec Jean-Claude Passeron. Minuit, 1964) et au livre *Où va l'éducation ?* de Jean Piaget (Gonthiers Denoël, 1972).

QUAND LES PAYS RICHES S'ENRHUMENT, LA PLANETE ENTIERE ETERNUE !

Le paludisme tue un être humain toutes les trente secondes en Afrique. Cinq cent millions de cas cliniques sont recensés chaque année. Cette maladie, qui pourrait être éradiquée si on y mettait les moyens, touche encore une centaine de pays dans le monde, en particulier les zones tropicales d'Afrique (90% des cas), d'Asie et d'Amérique latine.

En mai dernier, au moment même où l'OMS commençait à parler de l'épidémie de grippe porcine rapidement rebaptisée grippe A (H1N1), la méningite foudroyait 2 000 personnes en quelques semaines au Nigéria. MSF déclarait avoir enregistré plus de 40 000 cas dans toute l'Afrique de l'Ouest ; les plus gros foyers d'épidémie s'étendant de la Mauritanie à l'Ethiopie. Le nombre définitif de victimes n'est pas encore connu, mais « Il faudrait vacciner plus de huit millions de personnes » précise l'ONG. Une opération qui représente un coût évidemment, que les pays riches ne sont pas prêts, visiblement, à payer. Trop

occupés par la grippe A (H1N1) et tout empêtrés qu'ils sont par la crise économique qui n'est pas encore réglée...

L'état de pandémie dû à la grippe A (H1N1) a été déclaré et annoncé officiellement par la Direction de l'OMS. Le directeur national de la Santé publique, le docteur David Butler-Jones, a cru bon de préciser –et on l'en remercie– que « Le niveau d'alerte de l'OMS dépendait de la vitesse et du degré de propagation de la maladie et non de sa sévérité (de sa gravité).

La maladie est semblable à une grippe saisonnière. Attendons-nous à ni plus, ni moins de morts que pour la bonne vieille grippe « commune ». ». On en sait un peu plus aujourd'hui sur les « vrais » chiffres. La grippe A (H1N1) a causé la mort de 144 personnes dans le monde sur les 28 774 infectées. Sur un total de 6 795 265 688 de terriens comptabilisés à la date du 18 juillet 2009...

Tant qu'à donner des chiffres, soyons précis ! Les pays les plus touchés sont les États-Unis, le Mexique, le Canada et le Chili. Pas la France ? Et au Canada, 2 978 personnes ont contracté le virus et, sur ces 2 978 cas, 4 malades sont morts. « Certains malades « auraient pu mourir » de causes multiples car ils étaient déjà en mauvaise santé »... selon le bilan de Santé Canada du 10 juin dernier 2009.

Sans blague ? A titre de comparaison, la grippe saisonnière (celle que tout le monde connaît donc) tue chaque année entre 250 000 et 500 000 personnes (environ 2 500 décès chaque année en France). Un chiffre important et habituel, mais largement passé

sous silence dans les grands médias. Pourquoi parle-t-on de la grippe A (H1N1) plutôt que de la grippe saisonnière ? Serait-ce pour ruiner l'économie du Mexique, mis en quarantaine par toute la communauté internationale au nom du sacro-saint principe de précaution ? Un pays qui vit essentiellement du tourisme vient de perdre des millions de vacanciers en quelques jours. Une véritable catastrophe pour ce pays émergent qui sortait à peine la tête de l'eau ! J'aimerais qu'on m'explique pourquoi les Etats-Unis, l'un des pays les plus touchés aujourd'hui par la pandémie ne sont pas, eux aussi, placés en quarantaine ne serait-ce que par « précaution » ?

« Une mise en scène de la peur » instaurée sournoisement avec la complicité des politiques, des laboratoires, des médias et d'une partie de la population (oui, chers lecteurs, certains d'entre vous sont complices car un « gros » mensonge n'est possible et efficace que si celui qui le reçoit l'accepte sans broncher). Comme toujours, la question est : A qui profite le crime ? Et, comme presque toujours, la réponse la plus simple est sûrement la bonne...

J'ai appris, comme vous tous, que les laboratoires internationaux s'étaient rapidement lancés dans une course contre la montre pour produire le plus vite possible un vaccin. Tiens, tiens...

Il y a une dizaine de jours, la France annonçait fièrement qu'elle débloquent plus de 700 millions d'euros (prélevés sur les caisses de l'Etat et de la Sécurité Sociale. Ah, ces braves contribuables toujours prêts à payer de leur poche...) pour acheter (sûrement au prix de gros...) 100 millions de doses de vaccins. De quoi

vacciner à peu près deux fois la population française !

Rappelons qu'à la date de cette décision, l'Institut de veille sanitaire français affirmait avoir recensé 403 personnes (sur 65 millions de Français) touchées par le virus. Pour l'anecdote, rappelons que la vingtaine de petits Savoyards et leurs deux animateurs, victimes de la grippe A (H1N1) partis avec leur colo à Megève en juillet dernier, ont été remis sur pied avec du paracétamol en quelques jours. Même traitement qu'une grippe bénigne. Un gros rhume, quoi... Moralité : quand les pays riches s'enrhument, c'est toute la planète qui éternue !

Tout en rappelant que la pandémie de grippe espagnole de 1918-1919 avait fait 50 millions de morts, le 29 mai dernier, le journal La Tribune citait Albert Osterhaus, professeur du laboratoire Erasmus de l'université de Rotterdam aux Pays-Bas :

« Dans un scénario catastrophe, nous aurions une grave pandémie, similaire à la grippe espagnole, qui pourrait provenir de la mutation du virus(...) Je ne prédis pas que cela va arriver, mais même s'il n'y avait que 10% de chance d'avoir un scénario comme celui là, nous ferions mieux d'être préparés. ».

Tout ça pour ça ? Pas de quoi fouetter un chat... juste une mesure de prudence... Quelle trouvaille tout de même que ce principe de précaution !

Vacciner les personnes âgées ou immunodéprimées, le personnel soignant consentant, voire certains fonctionnaires, pourquoi pas ? Mais piquer toute la population française ? Diantre, quel programme !

Compte tenu de la rapidité avec laquelle les labos ont dégainé leur potion magique anti grippe A (H1N1) qualifiée, sans rire, de « plus grande pandémie mondiale du siècle ! ». J'avoue que, pour ma part, j'aurais plutôt tendance à me méfier des effets indésirables sur nos chères petites têtes blondes... Ca sent le travail bâclé.

Début juillet, on apprenait par communiqué de presse, reproduit dans Le Parisien, que les heureux gagnants étaient quatre grands laboratoires : GlaxoSmithKline, Sanofi-Aventis, Novartis et Baxter. L'union fait la force et, plus encore, elle empêche les mécontents de dénoncer d'éventuels petits arrangements entre amis... dont de mauvais perdants auraient été privés ? Et pendant ce temps-là ?

Pendant ce temps-là, les mêmes des pays pauvres meurent du palu, du sida ou de malnutrition. C'est si loin la pauvreté... « Et moi, et moi, et moi... ? » crient les petits Blancs au ventre plein. Indécent, en plus d'être arrogant.

A la date du 21 juillet (quelques jours après la rédaction de ce billet) l'Organisation mondiale de la santé a annoncé avoir comptabilisé 700 morts dans le monde depuis le début de la propagation du virus. On est encore loin des 250.000 à 500.000 décès causés par la grippe « classique » chaque année. Pourtant, on s'affole, on s'affole (NDLA).

Au 26 octobre 2009, l'Institut de Veille Sanitaire a confirmé et notifié 5857 morts dues au virus de la grippe A H1N1 dans le monde.

Certes, 1 mort c'est toujours 1 mort de trop, mais si on parle bien de pandémie, 5857 morts au niveau mondial, ce n'est pas une pandémie... On annonce un

« pic » pour la fin de l'année, mais pour dépasser le million annoncé, il va falloir mettre le turbot non ?

ECOLOGIE ET LUTTE CONTRE LA PAUVRETE, C'EST POSSIBLE !

« Pour éviter la catastrophe, il faut en énoncer la fatalité » dirait Jean-Pierre Dupuy, le « catastrophiste éclairé » cité par le philosophe Edgar Morin dans l'émission de France Culture Les nouveaux chemins de la Connaissance de Raphaël Einthoven en février 2008.

Pour ma part, je partagerais plutôt le point de vue optimiste d'Edgar Morin : « La fatalité peut rendre tout aussi passif et de toute façon, il n'y a pas de fatalité, il y a la probabilité. Un cas d'improbabilité formidable d'importance décisive -celui des deux guerres médiques¹- où un énorme empire, l'Empire perse cinq siècles avant notre ère, a voulu absorber la petite cité d'Athènes. Au cours d'une première

1. Les guerres médiques ont opposé les Grecs aux Perses au début du Ve siècle av. J.-C.

guerre, les Athéniens avec l'aide des Spartiates, ont refoulé les Perses à la bataille de Marathon². Il y a eu la deuxième guerre médique³ où cette fois les Perses ont conquis, incendié, ravagé Athènes. Ils allaient gagner, mais dans le golfe de Salamine le stratège athénien a tendu un piège à la flotte perse et l'a détruite. Résultat, l'improbable est arrivé : Athènes a vécu ! Et la philosophie et la démocratie sont nées quarante ans plus tard. (...) Je pense qu'il y a des forces dispersées un peu partout vers les prises de conscience qui peuvent jouer un rôle. Autrement dit, l'improbable n'est pas certain. ».

Profitons de cette Journée mondiale de l'Environnement pour rendre hommage à ces « forces dispersées » qui mènent des expériences concrètes et encourageantes telles que celle menée par l'île Maurice ou l'île de La Réunion, fières de leur prise de conscience écologique.

Le premier Ministre, M. Navin Ramgoolam, et le gouvernement ont décidé de lancer un projet de développement durable ambitieux à l'échelle internationale, « Maurice, île durable⁴» (MID. Mauritius :

2. Le 13 septembre 490 av. J.-C., la bataille de Marathon (au nord d'Athènes) permet aux troupes athéniennes (soutenues par celles de Platées) de contrer une attaque de l'empire perse des Achéménides.

3. La bataille de Salamine (bataille navale) opposa la flotte grecque menée par Eurybiade et Thémistocle à la flotte perse de Xerxès Ier en 480 av. J.-C.

4. Le groupe « Maurice, une île durable » est présent sur Facebook.

5. Extraits d'une interview publiée sur le site www.lexpress.mu en novembre 2007. Joël de Rosnay, supporter du développement durable depuis les années 1960 (bien avant que l'écologie soit un sujet à la mode...) est l'auteur du « Manifeste pour une France solaire » paru dès 1980.

the sustainable Island) et de faire de Maurice un exemple pour le monde : « Si l'île Maurice réussit, le monde peut réussir » affirme le scientifique Joël de Rosnay⁵, originaire de Maurice et conseiller spécial du Premier Ministre de l'île.

Selon Joël de Rosnay, qui a eu l'idée de ce « projet pilote » en tant que modèle pour tous les autres pays du monde, « ce concept n'est pas une fantaisie écologique. Il recoupe l'ensemble des défis auxquels le pays doit faire face. L'énergie, la gestion de l'espace et des déchets, la préservation de l'environnement et la généralisation d'une conscience écologique et durable dans les différents secteurs économiques sont interdépendants.(...) Une île durable coûte cher si l'on se borne à une vision à court terme. Une île durable est économiquement viable si l'on voit sur le long terme. La durabilité est une notion que l'on retrouve dans tous les domaines.(...) Les politiques, les acteurs de la société civile mais aussi chaque citoyen peuvent être porteurs de ce projet ambitieux. ».

La production énergétique sera le point fort de ce projet : les petits producteurs d'énergie indépendants (PPEI) seront appelés à jouer un rôle crucial dans la volonté du gouvernement, qui affirme vouloir une « autonomie énergétique partielle du pays ». L'objectif est de produire 65% d'énergie renouvelable et seulement 35% d'énergie fossile (ou non renouvelable) d'ici à 2028. Les gisements d'énergie locaux, comme la biomasse (canne, biogaz par fermentation des déchets), l'énergie solaire, éolienne, hydraulique, géothermique et marémotrice notamment, devraient permettre d'atteindre cet objectif. Le projet ne se limitera pas à des investissements dans les énergies

de substitution, mais il visera également à changer les mentalités et les habitudes culturelles des Mauriciens en matière de production et de consommation d'énergie. Les secteurs du tourisme, particulièrement sensible au tourisme « vert », et de l'industrie (cannière notamment) de l'île sont directement impliqués. Des mesures concrètes (subventions aux entreprises, aides fiscales aux foyers,...) seront appliquées pour aider à développer cette croissance « verte ». Des programmes sont mis en place pour sensibiliser adultes et enfants. Par ailleurs, des contacts ont déjà été pris avec des industriels français, des personnalités médiatiques et politiques, des universités et des fondations qui se sont engagés à soutenir ce projet qui touche l'énergie, mais aussi l'aménagement du territoire et le développement socio-économique.

Pour Joël de Rosnay, le défi écologique consiste à changer de paradigme « énergétique » et à adopter une nouvelle approche : le « peer-to-peer énergétique ». « Dans le paradigme énergétique industriel, nous sommes les consommateurs passifs d'énergie produite par des « centrales » (thermiques, nucléaires, hydroélectriques). Il suffit de se brancher à une prise et de payer la facture. Je propose de changer de paradigme en adoptant une approche systémique de l'énergie. Non plus une guerre des « filières », mais la mise en œuvre de matrices multimodales de production d'énergies renouvelables à partir d'un « mix » énergétique combinant le solaire (thermique et photovoltaïque), l'éolien, la biomasse, l'hydroélectrique, la géothermie et surtout les économies d'énergie. Dans cette optique, je préconise la prolifération de Petits Producteurs Indépendants d'Énergie (PPIE) régulés par des « agrégateurs » de la « longue traîne⁶ »

de l'énergie, jouant à la fois le rôle de « courtier » (pour racheter l'énergie produite) et de « facilitateur » (pour aider dans le choix des équipements les mieux adaptés et assurer les consignes de sécurité ou d'esthétique, notamment pour les éoliennes). ».

Les promoteurs du projet rappellent que l'île Maurice dispose de tous les atouts nécessaires pour assurer son autonomie énergétique (soleil, biomasse, vent, chutes d'eau, vagues, biogaz, géothermie et un jour sans doute l'hydrogène produit par la biomasse). Leur objectif est de permettre à l'île de ne plus dépendre des pays producteurs et exportateurs d'énergies fossiles (pétrole et gaz) tout en faisant de la protection de l'environnement sa priorité. C'est en cela que Maurice représenterait un modèle pour le monde.

En octobre 2008, au Canada, le Premier ministre du Québec Jean Charest a profité de son passage dans le Vermont (USA) pour rappeler l'ambition du Québec de devenir le premier producteur d'énergie renouvelable au monde. Le Premier ministre et le gouverneur de la Nouvelle-Angleterre James H. Douglas réfléchissent ensemble sur la manière d'accroître les relations économiques et énergétiques ainsi que la coopération environnementale entre le Québec et le Vermont.

6. « La longue traîne » (de l'anglais « Long Tail ») est une expression utilisée par Chris Anderson dans un article du magazine Wired traduisant l'idée selon laquelle les produits ne générant qu'un faible volume de vente peuvent collectivement représenter une part de marché égale ou supérieure à celle des best-sellers si les canaux de distribution offrent assez de choix. Autre exemple : « la longue traîne » du Net qui nous apprend que l'agrégation de milliers de sites web à faible audience permet d'atteindre une audience comparable à celles des plus gros sites.

En France, grâce au sénateur de l'île de la Réunion Paul Vergès, La Réunion est en avance de dix ans sur l'île Maurice et sur la métropole en matière d'énergies renouvelables. Des mesures fiscales ont été adoptées pour inciter les Réunionnais à s'équiper de chauffe-eau solaire par exemple. M. Vergès a fait du réchauffement climatique une priorité nationale et a fait voter une loi allant dans ce sens en 2001. C'est également lui qui a fondé l'Agence régionale de l'énergie de La Réunion (ARER) et lui a assigné des missions d'accompagnement et de développement du concept d'autonomie énergétique à 100 % d'énergies renouvelables à l'horizon 2025.

Dans la métropole française aussi, les énergies renouvelables ont le vent en poupe. Que ce soit dans les logements individuels ou collectifs ou sur les sites industriels, le solaire comme le photovoltaïque connaissent un succès croissant. Richard Loyer, membre de l'association professionnelle de l'énergie solaire Enerplan, prévoit que seront équipés 1,6 million de logements d'ici à 2012 et huit millions d'ici à 2020⁷. Par ailleurs, près d'un an après le Grenelle Environnement, le ministre de l'écologie, de l'énergie, du développement durable et de l'aménagement du territoire, lors de la séance de vœux à la presse du 21 janvier 2009, Jean-Louis Borloo a rappelé ses intentions : « Grenelle et Copenhague sont pour moi la première marche du nouveau siècle ». Quelques mois plus tard, en mars 2009, il présentait son plan pour les énergies renouvelables. Ce plan a l'ambition de faire

7. On estime que les énergies solaire et éolienne sont compétitives avec les énergies fossiles à partir de 80 dollars le baril.

économiser vingt millions de tonnes de pétrole par an d'ici à 2020, de remplacer 23% de l'énergie fossile par des énergies renouvelables, de construire une centrale solaire par région d'ici à 2011, de doter la France d'un parc de huit mille éoliennes en 2020 (installé en mer notamment), de créer un « fonds chaleur renouvelable » d'un milliard d'euros pour soutenir les projets utilisant des sources d'énergies renouvelables (biomasse, géothermie, solaire, éolien, hydroélectricité...) et de diviser par quatre les émissions de gaz à effet de serre d'ici à 2050.

Au niveau international, après de multiples blocages politiques, l'IRENA (Agence Internationale pour les Energies Renouvelables) voit enfin le jour, le 26 janvier 2009 à Bonn. Constituée par cinquante pays dont la France (Allemagne, Espagne, Danemark...) l'IRENA espère réunir à terme une centaine d'Etats dont le Brésil, la Chine, les Etats-Unis, le Japon et quelques pays émergents. L'IRENA fera la promotion du solaire, de l'éolien, de la géothermie, de la biomasse et de toute solution alternative « propre » qui permettra de sortir du « tout-carbone ». Les membres fondateurs souhaitent également rapprocher les pays du Nord et ceux du Sud en favorisant les transferts de technologie, l'assistance ou l'aide au financement du développement des pays pauvres.

Il faut aussi souligner l'initiative française contre la pauvreté énergétique de l'Afrique. Le 28 mai 2009 à Nairobi, Jean-Louis Borloo annonçait son plan : « Energizing Africa: from dream to reality » (Apporter de l'énergie à l'Afrique : du rêve à la réalité »). Ce projet permettra d'apporter l'électricité à la population subsaharienne en utilisant le potentiel d'énergies

renouvelables présentes sur le continent africain (géothermie, barrages, solaire...) tout en combattant le réchauffement climatique. Ne pas avoir l'électricité représente un handicap énorme pour le développement économique, l'accès à l'éducation et à la santé. Avec 400 milliards d'euros investis sur 25 ans, l'Afrique peut devenir un continent « durable » et ce, dans tous les sens du terme.

Dans un autre registre, Mikhaïl Gorbatchev, dernier dirigeant de l'URSS qui a contribué à la fin de la guerre froide et à la chute du Mur et actuel président de la Fondation Gorbatchev et de Green Cross International, s'est vu décerner un Energy Global Awards par le Parlement européen pour son action d'ardent défenseur de l'environnement. Pour l'ancien chef d'Etat, « Les problèmes majeurs de l'humanité sont la pauvreté, la qualité de l'air et de l'eau, les conditions sanitaires, une productivité agricole faible...mais tous ces problèmes sont liés à l'écologie. C'est un non-sens de dire que l'écologie est un luxe : c'est la priorité première de notre ère ! La seconde priorité, c'est la lutte contre la pauvreté, puisque 2 milliards de personnes vivent avec un ou deux dollars par jour. La troisième priorité est la sécurité mondiale, qui inclut la menace nucléaire et les armes de destruction massive. Ce sont nos trois urgences, mais je place l'écologie en première position car elle nous touche tous, directement. ».

Un peu partout sur notre planète, des projets ambitieux et réalistes de développement durables sont lancés avec le concours de la population. Oui, de plus en plus d'initiatives voient le jour, et des citoyens agissent concrètement, au quotidien, sans pour autant donner des leçons de morale au reste de l'humanité. Ce sont

en ces forces dispersées que je crois, en ces forces vives qui agissent avec conviction et efficacité parce que l'écologie faisait partie de leur vie bien avant que l'écolomania ne s'en mêle.

L'ALTRUISME PEUT-IL SURVIVRE DANS UN MONDE DOMINÉ PAR L'ÉGOÏSME ?

Nous nous sommes tous interrogés sur l'altruisme un jour ou l'autre. Un mauvais jour sans doute, un de ces jours à la croisée des chemins, alors que nous nous sentions abandonnés de tous, confrontés à des obstacles en apparence insurmontables.

L'altruisme peut-il survivre dans un monde dominé par l'égoïsme ? Une question récurrente chez les philosophes, sociologues, psychologues, biologistes, politiques, économistes, décideurs, journalistes, membres d'associations,... Une saine question, qui pose en réalité le problème du « vivre ensemble ». Du vivre, si ce n'est en harmonie les uns avec les autres, tout au moins en bonne intelligence dans un monde en perte de sens, dominé par la compétition, malade d'envie et de jalousie sociale.

Selon l'encyclopédie libre Wikipédia, « l'altruisme est un terme employé pour désigner l'amour désintéressé d'autrui (définition Petit Larousse), c'est-à-dire le

souhait qu'autrui trouve le bonheur et la générosité n'attendant rien en retour. Ce terme est parfois employé dans le sens d'empathie ou plus souvent dans le simple sens de générosité. Il peut-être décrit par l'éthique de réciprocité. Le terme altruisme peut être considéré comme antinomique d'égoïsme. ».

Reportons-nous à « éthique de réciprocité » puisque c'est principalement cette notion qui nous intéressera dans cet article : « L'éthique de réciprocité ou « la règle d'or » est une morale fondamentale dont le principe est trouvé dans pratiquement toutes les grandes religions et cultures et qui signifie simplement : « Traite les autres comme tu voudrais être traité » (si tu étais à leur place) ou : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse. ». C'est sûrement la base essentielle pour le concept moderne des droits de l'Homme », toujours selon Wikipédia.

La plupart des grandes religions et philosophies recommandent l'altruisme à leurs disciples ou à leurs initiés. Par définition donc, le geste purement altruiste suppose, chez celui qui l'accomplit, un désintéressement total puisqu'il repose sur l'idée du don de soi. Dans notre monde fonctionnant trop souvent selon les principes de la « sélection naturelle », autant dire que ce comportement ne saurait « raisonnablement » être une règle systématique sous peine de voir disparaître ceux qui l'appliqueraient...

L'altruisme paraît éminemment suspect au sein de nos sociétés où règne le « chacun pour soi ». En effet, cette réaction ne nous semble pas « normale ». A tel point que, selon les spécialistes de la question, ce trait de caractère ne serait pas transmis « génétiquement »,

mais plutôt par apprentissage ou « imitation ». On peut donc enseigner l'altruisme ou le faire émerger en se montrant généreux ; la générosité entraînant souvent la générosité.

C'est probablement parce que l'altruisme véritable est un comportement tellement exceptionnel que sa forme la plus répandue s'apparente davantage à de la coopération mutuelle (altruisme réciproque ou éthique de réciprocité selon la définition précédente) qu'à un pur don de soi. Ciment du groupe social (cercle familial étendu, groupe religieux, communauté d'intérêts,...) l'altruisme réciproque constituerait un avantage « adaptatif ». Selon des expériences menées par des psychologues, se montrer altruiste augmenterait ses chances de survie. Pour les théoriciens utilitaristes¹, l'altruisme reposerait en réalité sur la recherche de l'intérêt personnel (à savoir gagner ou obtenir plus) et cet intérêt conduirait à faire des choix rationnels.

C'est, en tous les cas, ce que tend à démontrer le professeur de sciences politiques Robert Axelrod², spécialiste des systèmes complexes évolutifs appliqués notamment aux relations sociales, dans

1. L'utilitarisme est une doctrine éthique qui prescrit d'agir (ou ne pas agir) de manière à maximiser le bien-être du plus grand nombre des êtres sensibles. Elle est l'idée que la valeur morale d'une action est déterminée uniquement par sa contribution à l'utilité générale (définition Wikipédia).

2. Co-écrit avec Michael D. Cohen, publié aux éditions Odile Jacob en 2001 (titre original : « Harnessing complexity. Organizational implications of a scientific frontier », Simon & Schuster, 1999). Lauréat du prix MacArthur en 1987, les travaux de Robert Axelrod sur l'évolution de la coopération liée à la théorie des jeux ont été cités dans plus de 5000 articles scientifiques.

son livre « Réussir dans un monde complexe ». Sa démonstration s'appuie sur des programmes informatiques inspirés de la théorie des jeux³ dont il est un spécialiste reconnu. Fondée sur l'égoïsme, cette théorie propose une explication rationnelle à un comportement a priori irrationnel : faire coopérer des égoïstes. Des égoïstes altruistes autrement dit... Mais comment des égoïstes en arrivent-ils à coopérer ? Le jeu du dilemme du prisonnier⁴ démontre que la coopération peut émerger de stratégies purement intéressées. Il explique comment tirer avantage de situations complexes grâce à l'altruisme réciproque. Une solution expérimentée avec efficacité quand la survie ou l'intérêt de tous (groupe social, espèce,...) dépend de la bonne coopération de chacun. Axelrod utilise également des exemples concrets, la guerre des tranchées de 1914-1918⁵ notamment, pour essayer de comprendre ce qui peut déclencher la coopération entre des individus dans un univers hostile.

Pour Axelrod, le respect de la réciprocité est un facteur

3. Approche mathématique de problèmes de stratégie, elle étudie les situations où les choix des protagonistes ont des conséquences pour l'un comme pour l'autre. Le jeu peut être à somme nulle (ce qui est gagné par l'un est perdu par l'autre et réciproquement) ou plus souvent, à somme non-nulle (définition Wikipédia).

4. Le jeu du dilemme du prisonnier est un exemple célèbre de la théorie des jeux. Ce jeu repose sur l'hypothèse selon laquelle chaque joueur appelé « prisonnier » tentera de maximiser ses bénéfices sans tenter de nuire à l'autre joueur.

5. Même en temps de guerre, la coopération entre soldats ennemis a pu émerger. Tout a commencé spontanément : quand les camps ennemis dinaient, ils ne se tiraient pas dessus. Et à Noël personne n'a tiré. Puis des trêves directes, annoncées par cris ou signaux, pour convenances personnelles ou mauvais temps. Cette histoire a été relatée dans le film « Entre les lignes » de Yanko Del Pino.

essentiel de la réussite du système. Le bénéficiaire du don ne doit pas profiter de la situation en n'agissant que dans son seul intérêt. Selon Axelrod, « La générosité est une invitation à se faire exploiter » ; il faut donc que la coopération soit réciproque. Dans le jeu du dilemme du prisonnier, la meilleure stratégie consiste à coopérer a priori. Mais si, de son côté, l'autre joueur refuse de coopérer (fait cavalier seul), il faut faire défection le coup suivant. C'est la stratégie dite du « donnant-donnant » et le joueur qui adopte ce modèle ne devra jamais faire défection le premier.

Le principe de donnant-donnant vise à favoriser l'intérêt mutuel au lieu d'exploiter la faiblesse de l'autre. Il n'est, ici, nullement question de morale, mais bien de stratégie et de choix rationnels. En réalité et aussi étonnant que cela puisse paraître, cet altruisme réciproque (ou coopération mutuelle) ne repose ni sur la confiance, ni sur le don. Si tel était le cas, le joueur altruiste ne ferait pas défection lorsque son partenaire fait cavalier seul. Il se sacrifierait pour lui car il serait davantage soucieux du bien-être de l'autre joueur que du sien propre. Or par définition, le donnant-donnant repose sur la réciprocité la plus basique : si le don n'est pas suivi d'un don en retour, la punition est immédiate. Au coup suivant, le joueur fait automatiquement défection.

La théorie d'Axelrod donne une vision plutôt cynique -et vraisemblablement lucide- des mécanismes régissant de nombreuses, si ce n'est la majorité, des interactions sociales. Il donne aussi des clés pour vivre « en bonne intelligence » les uns avec les autres, ne serait-ce que par intérêt personnel. Cette théorie est donc un moindre mal...

Pourtant, ce serait une erreur que de supposer que la majorité des individus agissent uniquement par intérêt personnel puisqu'il arrive (et Axelrod évoque tout de même cette possibilité) que la coopération émerge et survive dans un contexte particulièrement défavorable (j'ai déjà cité l'exemple de la guerre des tranchées de 1914-1918).

En dépit de mes critiques vis-à-vis de la théorie du donnant-donnant, certains de ses principes gagneraient à être appliqués plus systématiquement. J'ai retenu ceux-ci : ne pas être jaloux de la réussite de l'autre ; ne pas être le premier à faire cavalier seul ; pratiquer la réciprocité dans tous les cas ; ne pas se montrer trop malin ; enseigner aux gens à se soucier les uns des autres ; éviter les conflits inutiles en coopérant aussi longtemps que l'autre coopère ; se montrer susceptible si l'autre fait cavalier seul de manière injustifiée ; faire preuve d'indulgence (bienveillance) après avoir riposté à une provocation ; avoir un comportement transparent pour que l'autre joueur puisse s'adapter à votre mode d'action ; enseigner la réciprocité (donner de la valeur à l'altruisme) ; améliorer les capacités de reconnaissance (la stratégie et le « profil » de l'autre) ; savoir reconnaître la coopération et la réciprocité et, enfin, faire attention aux conséquences de ses actes dans le futur.

Il est incontestable que le chemin menant de l'esprit du don au don « pur », dans un souci de « mieux vivre ensemble » et dans un esprit de solidarité reposant sur la confiance et l'empathie, risque d'être bien long encore. Dans la « vraie vie », nous sommes tour à tour égoïstes et altruistes et, fort heureusement, certains de nos comportements échappent totalement au postulat

de base du donnant-donnant. Il arrive même que la générosité entraîne la générosité. Tout simplement.

Et, ce que la générosité permet, le donnant-donnant ne pourrait pas le réaliser comme, par exemple : mettre un terme par le pardon à la loi du Talion et à la vengeance, se sacrifier pour sauver un proche ou un inconnu, aider son prochain sans attendre de retour, faire fonctionner une institution caritative et tant d'autres exemples de don désintéressé. Certes, les pragmatiques et les blasés pourront toujours prétendre que le don peut aussi être le résultat de la pression religieuse, « morale », sociale, ou encore pour satisfaire sa mauvaise conscience...

Quelles que soient les raisons (civisme, foi, amitié, empathie,...) la générosité tout comme le don désintéressé existent. Cet altruisme pur, nous l'avons tous rencontré, voire pratiqué, au moins une fois au cours de notre vie. Certes, un don de cette nature est rare, mais reconnaître sa réalité donne du sens à la vie, et permet de conserver sa foi en l'humanité. Une compensation de poids dans un monde finalement moins imbécile et autodestructeur qu'il n'y paraît.

Lire aussi :

Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques et Techniques, technologie et civilisation de Marcel Mauss (PUF, Quadrige, 2007).
NB : *Essai sur le don* de Marcel Mauss a été publié dans « L'Année sociologique » en 1925.

UNE NOUVELLE HYPOTHÈSE DE LA DISPARITION DE L'HOMME DE NÉANDERTAL ?

Jusqu'à ces derniers mois, on pensait que le Néandertalien avait pu disparaître à cause du changement climatique mais M. Francesco d'Errico, archéologue, chargé de recherche sur le Quaternaire au CNRS, a participé à cette découverte passionnante : l'homme de Néandertal aurait été victime de la compétition avec l'Homo sapiens, et non d'une détérioration du climat.

Pour l'homme de Néandertal ou Homo Neanderthalensis, tout commence il y a 40.000 ans dans l'Europe de l'Est et s'achève il y a 2.000 ou 3.000 ans dans la péninsule ibérique, à cause de l'arrivée en Europe de l'Homme moderne¹. Jusqu'à ces derniers mois, on pensait que le Néandertalien avait

1. Homme moderne, homme de Cro-Magnon (premier représentant de l'Homo sapiens), Homo sapiens ou Homo sapiens sapiens (ancienne dénomination de l'Homo sapiens de l'ère moderne) constituent en fait une seule et même espèce : l' Homo sapiens.

pu disparaître à cause du changement climatique² mais M. Francesco d'Errico, archéologue, chargé de recherche sur le Quaternaire au CNRS, a participé à cette découverte passionnante : l'homme de Néandertal aurait été victime de la compétition avec l'Homo Sapiens, et non d'une détérioration du climat.

Les scientifiques ne peuvent pas affirmer si les Homo Sapiens ont décidé de remplacer les Néandertaliens en les chassant des territoires qu'ils occupaient, mais ils ont acquis la certitude que les Hommes modernes ont profité du changement climatique pour élargir leur propre niche « éco-culturelle » au détriment des Néandertaliens. La réduction très forte de la niche écologique des hommes de Néandertal ne peut en effet s'expliquer que par la colonisation de leur territoire par les Hommes modernes. Oignore cependant si l'Homme moderne a été agressif sur le terrain, mais on peut déduire qu'il était mieux placé que le Néandertalien pour coloniser les nouvelles niches écologiques.

Il est probable que les Hommes modernes aient appris des Néandertaliens des techniques de survie fort précieuses. Et, un petit avantage dans une technique de chasse en milieu hostile peut permettre à une population de chasseurs-cueilleurs d'en remplacer une autre sur 10.000 ou 20.000 ans. L'un prend ainsi la place de l'autre au fil des millénaires et le supplante, sans que cela se passe forcément de manière agressive. Il a pu y avoir un remplacement conflictuel

2. Un refroidissement général en Europe aurait repoussé cette population dans la péninsule ibérique il y a 30.000 ans.

sur certaines zones, mais aussi des échanges culturels et pacifiques dans d'autres. On sait que le même scénario ne s'applique pas à toutes les populations ni à tous les territoires.

L'aspect méthodologique ayant permis d'aboutir à cette conclusion est intéressant car, pour la première fois, des archéologues, des modélisateurs de climat, des informaticiens et des zoologistes, ont pu travailler ensemble sur une question concernant notre passé. Cette approche transdisciplinaire (encore exceptionnelle dans les milieux scientifiques) menée par une équipe franco-américaine³ a permis d'intégrer toutes les données à partir d'un même outil : l'algorithme « GARP ». Généralement utilisé dans la prévision de l'impact des changements climatiques sur la biodiversité, GARP a permis d'appliquer les résultats obtenus à toutes les populations préhistoriques. GARP a ainsi permis aux chercheurs de comprendre les cartes de température, la morphologie du territoire, les sites archéologiques datés (au carbone 14) et habités par les derniers Néandertaliens et les premiers Hommes modernes.

GARP a également été utilisé pour comprendre la localisation, l'ère dans laquelle cohabitaient des populations données en fonction des différents types

3. L'équipe est composée de chercheurs du laboratoire « de la préhistoire à l'actuel ». : culture, environnement et anthropologie du CNRS/Université Bordeaux 1/Ministère de la culture et de la communication/INRAP, du Laboratoire des sciences du climat et de l'environnement du CNRS/CEA/Université Versailles St Quentin, du laboratoire Environnements et paléo environnements océaniques du CNRS/Université Bordeaux 1/Ecole pratique des hautes études) et de l'Université du Kansas.

de climats qui ont sévi au cours des millénaires et de comprendre si la « niche » originale avait subi une réduction ou une expansion. A la lueur de ces recherches, et pour faire simple, il apparaît que la zone très limitée de l'ère de répartition des derniers Néandertaliens ne peut s'expliquer que par l'arrivée et l'élargissement de la niche écologique des Hommes modernes.

RACISME ORDINAIRE

Dans le monde d'aujourd'hui, notre conception « ethnique » de la nation, qui repose sur l'idée que les Français « de souche » partagent des racines communes (ethniques, religieuses, culturelles...) est non seulement une illusion, mais un concept d'un autre âge. Il serait temps d'en prendre conscience et de transmettre l'idée qu'une Nation se forge aussi de manière « élective ». Rappelons-nous que tous les citoyens français sont libres et égaux devant la Loi (mêmes droits, mêmes devoirs) et qu'on peut être Français sans avoir à rougir de ses origines, ni à nier les différences liées à sa culture, ses origines ou sa religion.

J'avoue que je n'aime pas beaucoup cette association antinomique des mots «discrimination» et «positive». Comment le fait de « discriminer » peut-il être un acte positif ? On démarre sur de mauvaises bases en insinuant qu'à compétence égale, on s'engage à favoriser certains citoyens au détriment d'autres. Le fait d'être « favorisé » peut-être reçu comme

une humiliation de plus pour les minorités et je le comprends.

Toutefois, ainsi que M. Chems Eddine Chitour le souligne dans son texte « Quand Jean-Pierre veut s'appeler Mohamed : l'échec de l'intégration à la française », une personne appartenant à une minorité a quatre fois plus de risques d'être au chômage qu'un Français dit « de souche » (au passage, j'avoue que cette expression « de souche » me fait doucement rigoler car si les Français qui se prétendent « de souche » avaient la curiosité -ou l'honnêteté- de rechercher leurs origines ethniques dans un test ADN, ils seraient nombreux à tomber des nues en découvrant qu'ils ont du sang coloré dans les veines... Ce serait peut-être un début de solution pour éradiquer le racisme si personne ne pouvait prétendre être « de souche » sur plus de quelques générations ? Bien sûr, certains pourront toujours prétendre qu'ils sont «un peu plus Français» que d'autres...). Compte tenu des statistiques, la discrimination positive serait donc un mal nécessaire. Aux Etats-Unis, ces « quotas » ont permis à de plus en plus de personnes de couleur d'accéder à des postes jusque-là réservés aux WHASP. Un candidat métis aurait-il pu être élu si les Etats-Unis n'avaient pas fait le choix de la discrimination positive ?

En discutant avec des amis nés en France de parents d'origine maghrébine notamment, j'ai été étonnée de découvrir à quel point le racisme était encore présent en France (comme dans d'autres pays, cela va sans dire.). Dans mon esprit, il me semblait que ce problème était en passe d'être réglé. A vingt ou trente ans, me disais-je naïvement, on prête moins attention aux différences de peau ou d'origine religieuse. Nous sommes entrés

dans le III^{ème} millénaire ; on a donc dépassé ce stade non ? Je croyais sincèrement que les générations les plus jeunes étaient les plus familiarisées avec la « différence », que les Français d'origine étrangère étaient mieux intégrés chez les jeunes pour une raison logique : la France est un pays de plus en plus métissé et l'intégration se fait dès le berceau, dans les crèches et les écoles. Donc, les personnes appartenant à une minorité visible ou portant un nom un peu exotique font « partie du décor » de nos écoles républicaines pensais-je. Erreur... Il semblerait, dans les faits, que les choses se passent de manière totalement différentes et que les esprits n'aient pas tant évolué que cela.

La question est : qu'est-ce qui « bloque » ? Au risque de faire de la psychanalyse sauvage, j'ai le sentiment que la réponse est liée à nos comportements « de meute ». L'humain est un animal social et il a besoin de se situer dans la meute que représente son petit (ou vaste) monde à lui. Nous acceptons plus facilement d'intégrer de nouveaux venus à notre cercle familial, amical ou professionnel, si nous ne nous sentons pas menacés. Or, nous vivons dans des mondes perpétuellement en crise. Le philosophe Michel Serres parle, à juste titre, de « mise en scène de la peur » dans nos sociétés. Même en temps de paix, les peurs sont légions (peur de la maladie, peur de souffrir, peur de l'avenir, peur de manquer : menace de perte d'emploi chez les seniors, difficultés à trouver un emploi chez les jeunes, compétition exacerbée pour tout le monde, insécurité économique ou physique). Nous vivons dans la peur de tout (je ne dis pas que certaines peurs ne sont pas fondées, mais je crois qu'elles sont souvent exagérées, notamment l'insécurité physique, qui est surtout concentrée dans les quartiers et les

zones défavorisées) et cette peur plus ou moins irrationnelle conduit inmanquablement au repli sur soi et à l'agressivité. Quand on a peur de manquer, on est moins disposé au partage et on favorise donc son groupe d'appartenance, sa « meute » (ses enfants et le cercle familial élargi puis le groupe social, ethnique, religieux,... auquel nous appartenons. En d'autres termes, nous pouvons accepter de partager avec ceux qui ont les mêmes valeurs, la même culture, vivent ou pensent comme nous... Les gens croient se protéger de ce qui leur semble « étranger » en pratiquant une politique de l'exclusion.

Heureusement, les comportements de meute sont prévisibles et c'est pour cela qu'on devrait réussir à agir sur eux et à les modifier. Mais encore faut-il une volonté politique forte, une volonté citoyenne, un désir réel d'améliorer notre rapport à l'autre, en particulier à celui qui, a priori, ne nous ressemble pas. Comment aider ceux qui ont peur, notamment de la différence, à porter un regard neuf sur une société de plus en plus métissée ? Si, comme le prétendait le président Mitterrand : jusqu'à ce que nous devenions adultes, « nous sommes le produit de notre éducation », il est grand temps d'intégrer des principes de tolérance et d'ouverture aux autres dans notre système éducatif. Les Français, qu'ils soient nés en France d'origine étrangère, de première ou seconde génération, naturalisés Français,... ont soit fait le choix d'appartenir à la « Nation française », soit sont « nés Français ».

La volonté de « faire France » -pour reprendre une expression trop souvent galvaudée- a un sens pour toutes ces personnes forcées de fuir leur pays en guerre, la famine ou l'oppression et dont on n'imagine

pas la détresse que représente pour elles l'abandon de leur patrie d'origine. Elles croient trouver protection et compassion auprès de nous, Français de souche ou d'adoption. Et faire France a un sens aussi pour tous ces enfants issus de l'immigration qui en ont assez qu'on leur demande, sous prétexte de la couleur de leur peau ou de leur nom à consonance étrangère: « De quelle origine es-tu ? » quand ils sont nés à Lyon ou à Marseille et, parfois, ne parlent même pas la langue de leurs parents et qu'ils se sentent Français à part entière.

Dans le monde d'aujourd'hui, notre conception « ethnique » de la nation, qui repose sur l'idée que les Français « de souche » partagent des racines communes (ethniques, religieuses, culturelles...) est non seulement une illusion, mais un concept d'un autre âge. Il serait temps d'en prendre conscience et de transmettre l'idée qu'une Nation se forge aussi de manière « élective ». Rappelons-nous que tous les citoyens français sont libres et égaux devant la Loi (mêmes droits, mêmes devoirs) et qu'on peut être Français sans avoir à rougir de ses origines, ni à nier les différences liées à sa culture, ses origines ou sa religion.

FORTUNE DE MER

J'ai refermé « Ocean's songs », un livre nommé désir, car je l'ai commandé directement en France et il a mis un mois à parvenir jusqu'à moi, de l'autre côté de l'Atlantique, ce qui n'a fait qu'attiser mon envie de le découvrir. Je n'avais jamais lu Olivier de Kersauson, alors voici mes impressions, pour ceux que cela intéresse...

Tout d'abord, j'ai aimé ce livre, son style, ses anecdotes croustillantes, ses belles tournures d'auteur, son ambiance noir et blanc, parfois sépia. C'est un regard d'un autre Temps sur un monde qui n'existe plus. Chez Ruquier qui recevait Olivier de Kersauson (vidéo en fin d'article), Eric Naulleau avait qualifié le livre de « nostalgique » et l'auteur n'avait pas semblé très heureux de ce qualificatif... Je crois en fait que ce livre n'est pas nostalgique, mais mélancolique. Il y a une très légère nuance car il me semble que la mélancolie, c'est de la nostalgie sans les pleurnicheries...

En homme indépendant d'esprit, Kersauson raconte

quelques facettes de son parcours, comment il essaie d'éviter les pièges. Il se méfie comme de la peste du prêt-à-penser, des modes, de l'instinct grégaire et des conventions sociales. J'aime cela chez lui. Ce côté grand Seigneur aussi, qui pourrait passer pour de la rudesse ou de l'indifférence, mais qui n'est en fait qu'une forme de détachement. Un détachement matériel et, sans doute aussi, un peu affectif. Une manière de se préserver probablement.

On comprend, dès les premières pages, que son enfance est traumatisée par les récits et le souvenir des guerres, du sang versé par les jeunes hommes de sa famille, véritable malédiction ou sacrifice rituel qui frappe chaque génération. La menace (terreur de ses jeunes années) de voir l'Histoire se répéter et le priver d'avenir. Une obsession de jeunesse qui déclenche cette « nécessité » de s'évader. Un besoin d'évasion qui ne le quittera jamais. C'est un homme guidé par le désir farouche de courir le monde, mais aussi de le « penser ».

Au fil des pages, Kersauson se révèle un anarchiste moraliste... Il a des convictions fortes, respecte des valeurs partagées avec des hommes qui lui ressemblent. Il aime l'amitié virile. A ce propos, les femmes sont les grandes absentes de son livre même s'il s'efforce, comme pour rétablir un équilibre incertain de glisser ici ou là un petit hommage discret. On a l'impression qu'il ne comprend plus ses concitoyens, depuis longtemps déjà. Ni leur « conduite d'exclusion » (il a de très jolis mots sur les différences de peau ou sociales), ni leur peur de tout, ni leur boulimie de voyage (ou plutôt leur manie de « se déplacer » en touristes, cette espèce nuisible : « ce péril en short et

chemisette jamais content » écrit-il). Il revendique au contraire le droit au risque, indissociable de la liberté elle-même indissociable de la responsabilité et, par conséquent, des devoirs. Il pose un regard lucide et désabusé sur les années 60, ce à quoi la génération « psychédélique » ne nous a pas tellement habitués. Il est toujours à contre-courant si je peux me permettre ce jeu de mots un peu facile Hors du temps et hors des modes.

Ses « portraits de mer » sont un hommage vibrant au « royaume du vent » et des océans. Les lignes qu'il consacre à la Mer d'Iroise sont particulièrement émouvantes. Je me suis demandée pourquoi ce titre d'« Ocean's songs » et j'en suis arrivée à la conclusion que ce devait être un hommage au cargo suédois, « L'Atlantic Song » qui les a, par une nuit de tempête déchaînée, sortis lui et son équipage d'un bien mauvais pas. Je pense que « Fortune de Mer » aurait mieux convenu tant sa vie s'est révélée riche en découvertes inattendues et en rencontres avec des êtres fantasques tels que le photographe Bonnay ou les « Vieux cons du Pacifique ». Des personnages savoureux, des personnages « Fitzgeraldiens » pour reprendre son expression. Et puis, le portrait qu'il dresse des Anglais est tellement croustillant, tellement... juste ? « Ils ne doutent jamais de leur légitimité » (p : 188). Les Irlandais, Ecossais et Canadiens français ont dû apprécier. «Le monde bouge ? Pas eux ». Tout est dit...

Chez Kersauson, la mer et l'évasion sont une addiction. Je me demande quelle aurait été sa vie s'il n'y avait eu cette rencontre déterminante avec la navigation en mer ? On n'est pas loin des paradis artificiels quand il décrit l'extase que lui procure cette vie de nomade :

« Je ne cherche pas des souvenirs, je cherche des émerveillements(...) Je n'ai pas de but sauf que tous les instants m'émerveillent : les odeurs de la goélette, les passagers polynésiens, dormir à même le pont. Cette vie me rentre dedans. Je suis sidéré par cette beauté. » (p : 125). Il y a quelque chose d'incontrôlable dans son besoin vital de partir sans se retourner, de vivre sa solitude au milieu des océans. Il me fait l'effet d'un être sous dépendance, mais sa dépendance à lui révèle le meilleur de lui-même plutôt que ses démons.

Pour résumer la pensée de Kersauson en une seule phrase, son « Ocean's songs » est « une manière de chanter les beautés de ce monde que j'ai aimé » (p : 199). Et, visiblement, ce n'est pas le monde qui tourne autour de Kersauson, mais Kersauson qui tourne autour du monde... (p : 239). Sa Révolution à lui est celle du plaisir et du voyage, de l'évasion et de la découverte au sens le plus noble de ces termes.

Ce livre est une ode à la mer, au vent, à la liberté, au besoin de prendre des risques (qu'il traîne ses guêtres dans les bars de Cape Town, Valparaiso, Santiago, Salvador de Baya ou New York... toute peur est absente des sentiments de l'auteur. Cela fait du bien dans nos sociétés modernes de « mise en scène de la peur » pour citer Michel Serres) et, par-dessus tout, à la beauté d'un monde qui semble se rétrécir avec la mondialisation. L'hommage d'un esthète, d'un philosophe aussi, au monde des marins et à l'amitié virile ; une déclaration d'amour à la Polynésie et à ses belles « rencontres polynésiennes ». Sans oublier Tabarly, « le Maître ».

Un petit bémol toutefois (il en faut toujours un !) : si

l'éditeur s'était montré un peu moins paresseux (et c'est, à mon sens, un défaut trop répandu chez les grands éditeurs qui, misant sur une « valeur sûre », ne se donnent pas toujours la peine de retravailler suffisamment les bouquins) « *Ocean's songs* » qui est un « bon » livre aurait pu être un « grand » livre (mais l'excellence à quoi bon, me direz-vous, dans ce contexte de l'édition-rentabilité où le livre est trop souvent devenu un produit comme les autres ?). Le livre aurait pu démarrer par le chapitre « *Le Voyage* » car le début est un peu laborieux à mon goût. On a l'impression que l'auteur se livre à contre cœur ; le texte semble « délié ». Peut-être eut-il été préférable d'égrener les détails sur l'enfance ou les états d'âme de Kersauson au fil des chapitres plutôt que de condenser ce qui l'a marqué enfant en ouverture du livre ? Heureusement, le texte monte peu à peu en puissance et plus on avance dans la lecture, plus on se régale. Et le résultat est tout de même de la belle ouvrage...

Ocean's Songs. Olivier de Kersauson
(éds. *Le Cherche Midi*, octobre 2008).

TOUS NOTAIRES...

Aujourd'hui, la génération au pouvoir dans les pays libres et riches est toujours celle des « baby boomers ». Les fameux bébés nés dans les années 1940 et 1950 dans l'euphorie de l'après-guerre. La génération qui « a fait » la révolution de Mai 68. Celle qui a tout connu : le rock & roll, la drogue, l'alcool, la libération sexuelle, la vitesse et le plein emploi...

Ces petits veinards ont réussi à exprimer leur crise d'adolescence et à faire entendre leur révolte au plus haut sommet de l'Etat. La larme à l'œil, tout le monde d'ailleurs s'accorde à le reconnaître : c'était une époque formidable, une vraie « chienlit » comme la nommait de Gaulle. Mai 1968 s'est passé dans la bonne humeur, du moins en France qui, contrairement à son frère ennemi américain, ne connaîtra pas les affres du Vietnam. Ceux de ma génération, trop jeunes pour avoir connu ce joyeux foutoir, ressentent eux aussi un brin de nostalgie à l'évocation de ce joli mois de mai... Dans un « point de vue » publié par Le Monde, le psychanalyste slovène Slavoj Zizek décrit

des émeutiers animés par une « perspective utopiste positive ». Un élan « positif » jamais égalé depuis il est vrai.

En Europe, et en particulier en France, les classes dirigeantes politiques, médiatiques et intellectuelles sont issues de la « révolution » de 1968. Des meneurs âgés d'à peine vingt ans, l'élite de la jeunesse française, des contestataires devenus les cadres dirigeants du pays. « Rentrez chez vous, demain vous serez tous notaires ! » lançait Marcel Jouhandeau aux fils à papa de 68. Il avait raison... Qui eut cru que cette jeunesse révoltée produirait ce monde conformiste et ultra conservateur ? Ces révoltés d'hier devenus de sémillants « soixantennaires » forts en rhétorique sont parvenus à s'octroyer en quelques semaines ce qu'aucune génération de jeunes avant eux n'avait pu obtenir : peser lourdement sur la vie politique tout en bouleversant durablement les mœurs.

Avoir rejeté les grandes figures d'autorité (l'éducation nationale et la religion liberticides ; les parents, l'Etat, l'armée et la police oppresseurs ; les patrons et le capitalisme exploités) n'aura pas suffi à étancher leur appétit de liberté. A l'âge adulte (dans les années 1980 donc) ils ont pris le pouvoir et ne l'ont plus lâché. Les soixante-huitards qui se voulaient « la » génération de la liberté brisant les chaînes du capitalisme et « interdisant les interdits » sont devenus des notables... Après avoir milité pour tous les excès (drogue, sexe, vitesse, trotskisme-maoïsme, anarchie,...) élevé des chèvres dans le Larzac ou milité contre la guerre du Vietnam, les baby-boomers se sont finalement fait rattraper par le système. J'ai nommé le capitalisme. Luttant pour la victoire finale du socialisme et des

lendemains qui chantent, alors que leur pouvoir flirte avec le libéralisme triomphant depuis qu'ils sont aux commandes, ils n'ont eu de cesse d'imposer leur morale culpabilisante.

Et oui, à mesure qu'ils rejoignent la tranche d'âge des « séniors », les ex-soixante-huitards culpabilisent. Ils ont trop profité de la vie pendant toutes ces années et se disent que, fatalement, il leur faudra payer pour toute cette belle insouciance, racheter leur âme en quelque sorte. Pardonnez-nous car nous avons péché...

Eduqués dans la philosophie judéo-chrétienne et la dialectique marxiste, ils n'ont pas réussi à chasser totalement le sentiment de culpabilité. Une partie de cette jeunesse, non contente d'avoir bouté hors de sa vie la religion de ses parents, s'en est inventée une nouvelle, l'« écolomania ». Une religion, en apparence soucieuse des autres et de la planète qui a séduit les générations suivantes -ou plutôt suiveuses- je veux parler des soixante-huitards en herbe, des « bobos », de ceux qui, trop jeunes pour avoir connu Mai 68, rêvent eux aussi d'un « monde meilleur » et partagent avec leurs aînés la culture du « bon sentiment »... dans un égoïsme de bon aloi.

Ainsi, après avoir réussi l'exploit d'écarter leurs aînés de la sphère de décision, les baby-boomers ont fait plus fort encore : empêcher leur progéniture de s'émanciper. Ils ont convaincu leurs enfants et petits-enfants que les valeurs et le schéma de pensée de 68 étaient les meilleurs du monde. Les ex-révoltés de 68 se sont révélés des parents et des grands-parents « trop cools », mais comme on n'apprend pas au vieux singe à faire des grimaces, nos vieux singes se sont

donc offert le luxe de canaliser la crise d'adolescence de leurs jeunes.

Si, jusqu'à la fin des années 1980, il était plutôt mal vu pour un ado de partager les mêmes goûts musicaux ou littéraires que ses « vieux », de se rendre avec papa et maman à un concert de hard-rock, d'aller faire les boutiques avec super-mamie, de voter comme son père, de demander une autorisation pour descendre manifester dans la rue ou de « faire tourner » un joint en famille... aujourd'hui, la situation se serait presque inversée. Mais je parle d'un temps que les moins de quarante ans ne peuvent pas connaître. Eux qui, main dans la main avec leurs géniteurs, sont allés battre le pavé contre les suppressions de postes dans l'enseignement ou pour le retrait du CPE.

Dans les années 1980, les adultes en général -et nos parents en particulier (j'espère qu'ils ne m'en voudront pas... le temps a passé)- nous semblaient de vieux croûtons qui partageaient rarement nos convictions, ne comprenaient rien à ce que nous étions, qu'il fallait donc fuir à tout prix. Plus ils craignaient nos fréquentations, détestaient ce que nous faisons, écoutions, respirions, lisions, portions sur nous, mangions, pensions, plus nous étions satisfaits. Mauvais esprits me direz-vous ? Sans aucun doute, mais cet esprit de contradiction était formateur et libérateur et surtout typique de l'adolescent en construction.

Et puis les baby-boomers ont fait des enfants... et ils ont considéré comme une réussite d'avoir annihilé chez leur progéniture toute velléité de révolte en parvenant à imposer en douceur leur vision de la vie. Est-ce une réussite d'avoir rendu leurs jeunes

dépendants affectivement, intellectuellement et financièrement ? Est-ce une fin en soi de vivre à la charge de ses parents quand on a dépassé les vingt-cinq ou trente ans faute de pouvoir s'assumer économiquement≈? Est-ce si glorieux d'avoir réussi à leur faire croire qu'ils étaient notre premier souci alors que la plupart des adultes refusent de sacrifier un peu de leurs « acquis » pour leur assurer un emploi décent et une vie indépendante ? Faut-il vraiment se réjouir d'avoir conçu des générations d'angoissés face à l'avenir, de jeunes gens effrayés par le spectre du chômage et de l'insécurité et d'avoir ajouté, au passage du nouveau millénaire, une peur de plus : le réchauffement climatique ?

A mon sens, cette éducation pseudo permissive me semble avoir surtout produit des effets pervers en contribuant davantage à déconstruire la personnalité plutôt qu'à l'élever. Le lacanien Slavoj Zizek exprime parfaitement mon sentiment lorsqu'il parle de « maître postmoderne « permissif » dont la domination est d'autant plus forte qu'elle est moins visible. ».

Élever un enfant –au sens littéral- cela signifie : le tirer vers le haut, l'aider à prendre son envol et à gagner sa liberté. Au lieu de cela, les baby-boomers -et les générations suivantes qui ont reproduit le même modèle- ont réussi à inhiber leurs jeunes au lieu de les libérer. Et, finalement en mal de spiritualité, les anciens révoltés de Mai 68 ont substitué leur propre religion à celle de leurs parents. Le retour au dogmatisme religieux n'a fait qu'accentuer le phénomène de repli sur soi des jeunes.

Un jour ou l'autre, « nos » petits et arrière-petits-

enfants (je pense aux enfants des enfants âgés d'une quinzaine d'années en 2008) demanderont des comptes. Eux à qui, sous prétexte de les protéger, les anciens chantres du « Il est interdit d'interdire ! » auront tout proscrit. Ce jour-là, les fameuses « ex-génération futures » se rebelleront contre une éducation fondée sur la culpabilité permanente et, comble du comble, les interdits.

Elevés dans le « faites pas ci, faites pas ça... », dans la peur du châtement divin (la colère des dieux se traduisant par l'explosion de la Planète et la disparition de l'Humanité) un jour ou l'autre, l'une de ces « générations futures » se révoltera et refusera l'endoctrinement et le prêt-à-penser de ses parents. Si la révolte ne survient pas plus tôt, peut-être que la perspective du centenaire de Mai 68 aura un effet déclencheur ? Si tant est que quelqu'un se souvienne encore de cet événement en 2068, puisque ceux par qui le scandale est arrivé ne seront plus de ce monde...

Les « générations sacrifiées » (celles qui aujourd'hui n'ont pas le droit de développer leur sens critique ni de s'opposer au discours dominant imposé par des parents « si cool ») feront à nouveau les frais des erreurs de l'éducation qu'elles ont reçue, puis reproduite sur leurs propres enfants. C'est un scénario un peu osé, mais tout à fait plausible. En cas de révolte, c'est à ces générations sacrifiées que s'en prendront les jeunes qui fêteront leur 20 ans en 2068. Ce sont elles qui seront accusées d'avoir perpétré des mythes catastrophistes. C'est très injuste, mais l'effet positif – du moins peut-on l'espérer – est, qu'à l'image de celle de Mai 68, une jeunesse en quête de vérité n'acceptera plus comme argent comptant les modèles imposés par

ses aînés. Elle redécouvrira peut-être son instinct rebelle en même temps qu'une certaine sérénité. C'est ce que l'avenir nous dira. Si l'Humanité n'a pas disparu d'ici là...

LA FIN DU RÊVE DE L'INTERNET LIBERTAIRE ? OU : QUAND LA NOTION DE GRATUITÉ SUR LE NET N'A PAS LE MÊME SENS POUR TOUS

Que penser de la gratuité sur internet ? Prenons un exemple qui nous concerne tous : les blogs. Je ne parlerai pas ici des blogs entre amis qui restent confidentiels, mais des grosses machines, des blogs à forte audience, des blogs influents. Par commodité, je classerai sous cette appellation -non contrôlée- tous les sites (blogs, journaux...) susceptibles d'être valorisés plusieurs millions d'euros et auxquels contribuent des rédacteurs non rémunérés.

Certains créateurs de blogs ont démarré tout petit et n'ont investi que quelques milliers ou dizaines de milliers d'euros et ont eu la chance ou le talent (souvent les deux à la fois !) de transformer ce fabuleux moyen d'expression démocratique en véritable success story. Pour d'autres blogs à succès, un ou plusieurs investisseurs ont pris le risque de dépenser quelques centaines de milliers d'euros pour développer un projet plus commercial qui attirera à coup sûr une très

large audience.

Quels que soient les objectifs de départ, il est certain qu'un blog qui fonctionne à plein régime intéressera vite des annonceurs, voire des acheteurs potentiels. Un blog n'existe que parce que des rédacteurs ont accepté de mettre leurs contenus en ligne. Sans contenus, pas de blogs... une lapalissade ! Tant que le blog reste la propriété virtuelle de tous, c'est-à-dire tant que la pub permet de payer les employés et prestataires de service (équipe de maintenance, webmasters, modérateurs, etc) et, avec un peu de chance, d'équilibrer les comptes, tout est au mieux dans le meilleur des mondes...

Mais si les investisseurs reçoivent une offre amicale d'achat et cèdent au chant des sirènes, qu'en est-il réellement de cet outil de démocratie participative qui appartenait collectivement, mais virtuellement, à tous ?

Prenons un exemple fictif (bien entendu, toute ressemblance avec la réalité serait pure coïncidence...) imaginons un blog valant peanuts au départ, qui serait vendu quelques années plus tard 15 millions d'euros à un groupe de communication. Les investisseurs se partagent le pactole, c'est-à-dire les 15 millions d'euros à hauteur de leur investissement de départ. Si les employés sont licenciés, ceux-ci percevront des allocations-chômage en attendant de retrouver un travail, mais quid des rédacteurs qui ont permis la valorisation de ce site ?

Auront-ils droit à une indemnité pour service rendu ? Que nenni mon ami... Enfin, ils auront quand même

droit à un « merci » et seront invités à se réjouir de cette manne inattendue à laquelle ils ont collaboré parfois depuis l'origine du blog !

Plusieurs de ces fidèles blogueurs, véritablement « accros » (écrire sur les blogs peut créer une accoutumance paraît-il...) effectuent souvent un vrai travail de journaliste professionnel. Chercher, décrypter, recouper l'info, vérifier ses sources, rédiger son texte, répondre aux nombreux commentaires... tout cela représente beaucoup d'énergie et de travail. Etant entendu que ce travail est par nature bénévole et accepté comme tel par tous les contributeurs.

La notion de gratuité revêt tout son sens tant que le blog reste l'affaire de tous (vous vous souvenez du fameux « Chacun donne un peu pour que tout le monde puisse recevoir un peu plus » ?). A partir du moment où le blog est valorisé quelques millions d'euros, cette notion de gratuité dont on nous rabat les oreilles est un leurre. Pire, elle devient perverse.

Au risque de me répéter : sans blogueurs, pas de blogs. En d'autres termes, sans blogueurs, pas de valorisation financière. Si un blog parvient à valoir des millions d'euros grâce à ses fidèles fournisseurs de contenus, la moindre des choses ne serait-elle pas de renvoyer l'ascenseur à hauteur de la contribution de chacun ?

Vous publiez un article par jour ? Vous générez les meilleures audiences ? Vous apportez un scoop sur un plateau ? ... Votre prestation devrait être monnayable au moment du partage du gâteau. Au lieu de cela, seuls les investisseurs s'en mettront plein les poches

au moment de la vente. Et les blogueurs d'applaudir des deux mains, tout-emplis-de-fierté-qu'ils-sont à l'idée d'avoir contribué à une si belle réussite ! Cherchez l'erreur...

Voilà, à mon sens, un cas brillantissime de manipulation intellectuelle. A enseigner à tous les futurs managers de la nouvelle économie ! En effet, qui, dans l'économie traditionnelle, accepterait que les seuls actionnaires d'une entreprise se goinfrent grâce au travail de freelances ou partenaires non rémunérés ? Ne cherchez pas, moi non plus je ne vois pas... Tout le monde crierait au scandale, à l'exploitation de l'homme par l'homme ! Comment expliquer alors que des propriétaires de blogs vendus des millions d'euros soient les seuls à profiter de la valorisation du travail de leurs contributeurs -donc à s'enrichir sur leur dos dirait-on dans l'économie traditionnelle- sans que personne n'y trouve rien à redire ?

Dans l'économie de la gratuité, certains ont bien compris qu'ils pouvaient s'enrichir rapidement, sans verser un centime à leurs fournisseurs de contenus. Non seulement cette question ne se pose pas, mais les fidèles blogueurs fournisseurs de contenus trouvent cela tout-à-fait normal... De mémoire d'homme, c'est bien la première fois que des travailleurs acceptent d'être exploités par d'autres hommes avec une telle bonne humeur ! Quand le capitalisme s'exprime avec autant de perversité, ce n'est plus de la politique ou de l'économie, c'est de l'art...

Sur internet, il y a ceux qui s'enrichissent quand leur blog monte en puissance et ceux qui contribuent gratuitement à cette richesse sans tirer un copeck de

leur travail. Si tout le monde donne un peu, chacun recevra donc un peu plus ? Et bien non. Très peu vont recevoir vraiment, vraiment beaucoup et tous les autres obtiendront zéro, nada. Il fallait quand même y penser !

Est-ce cela la merveilleuse gratuité dont tant de gens se sont fait l'écho ? Ou bien s'agit-il tout simplement d'un pillage organisé entre des pilleurs et des victimes consentantes ? La manipulation consistant à convaincre les pillés qu'ils contribuent à un contre-pouvoir contre ces gouvernements qui nous écrasent et nous censurent, et pourquoi pas à une œuvre fantastiquement libertaire ? Blogueurs de tous pays, je ne dirai que deux mots : unissez-vous !

Pourtant, des solutions sont possibles. Si certains blogs les ont mises en œuvre, je n'en ai pas eu connaissance. Les blogueurs pourraient recevoir des piges virtuelles pour leurs articles. Par exemple, à chaque article publié correspondrait un paiement en jetons (une monnaie virtuelle dont la valeur serait fixée au départ entre blogueurs et créateur(s) du blog en fonction de l'audience¹). A partir d'un certain montant, ces jetons seraient convertis en parts ou en actions. Enfin, ces parts ou actions seraient remboursées en

1. L'audience semble le meilleur outil de mesure de la valeur marchande d'un contenu publié en ligne. Je ne parle pas de qualité, mais bien de valeur marchande car, dans ce contexte, on parle bien d'économie et non de création artistique... Cette dure loi du marché s'applique déjà à l'édition traditionnelle. Chacun sait que les auteurs de best sellers (dont la qualité est bien souvent discutable) font fortune alors que certains auteurs peuvent consacrer des années à l'écriture d'un livre qui ne se vendra pas et ne leur rapportera quasiment rien...

argent, bien réel cette fois, au moment de la vente du blog si vente il y a. Ainsi, le jour où le blog serait vendu (une décision qui peut rester à la discrétion des créateurs de blogs) chaque rédacteur se verrait récompensé financièrement pour sa contribution à la valorisation économique de ce qui est devenu une véritable entreprise.

Quant aux fondations -et je pense naturellement à la future fondation AgoraVox- étant donné que l'intérêt visé n'est pas le profit, mais la diffusion d'informations, l'éducation, ou autre action a priori désintéressée, il me semble que les rédacteurs qui le souhaiteraient (aucun n'aura évidemment le mauvais goût de réclamer de l'argent ou des parts pour service rendu) pourraient, en revanche, obtenir des justificatifs de dons (à évaluer avec les fondateurs là encore en fonction de l'audience¹ pour leur contribution au rayonnement et aux actions de la fondation. Le débat est lancé !

NUL N'EST PROPHÈTE EN SON PAYS...

Fin stratège politique, Nicolas Sarkozy n'a pas hésité à utiliser l'une des grandes idées historiquement véhiculées par la gauche. Si son entourage semble avoir su capter des attentes fortes des Français et les intéresser à la construction de leur avenir, la gauche est hélas restée sourde à la plupart des réflexions et des grandes idées françaises.

L'habile récupération politique par Nicolas Sarkozy des idées d'Edgar Morin, sociologue-philosophe, chercheur et directeur émérite au CNRS, notamment de sa *politique de civilisation*, fait l'actualité depuis la cérémonie des vœux. Le président de la République et son entourage ont su avec intelligence intégrer un concept relativement simple et largement décrit dans le livre d'Edgar Morin *Une politique de civilisation* (éditions Arléa. 1997) co-écrit avec Sami Naïr, philosophe-sociologue et ancien député européen (gauche unitaire européenne).

Je ne doute pas que nos leaders et leurs équipiers

(de droite comme de gauche) aient étudié les théories du sociologue, enseignées depuis les années 70 à Sciences-Po et dans les universités et qu'ils puissent, par conséquent, s'intéresser aux idées de l'un des penseurs les plus importants de notre époque. Henri Guaino, *plume* et conseiller spécial du président, revendique d'ailleurs son admiration de longue date pour le sociologue qui figure (petit rappel à l'intention des moins de 35 ans et d'une partie du grand public qui ne connaîtrait pas ce grand penseur) parmi les rares intellectuels français encore vivants à être étudiés et reconnus à l'étranger. Et, par les temps qui courent, ce n'est pas rien ! Morin serait, de l'aveu même de l'intéressé, beaucoup plus connu du public et davantage écouté des politiques dans les pays latins qu'en France.

« Curieusement, mes théories sont mieux comprises et plus populaires en Espagne et dans les pays d'Amérique latine... » me confiait-il, mi amusé, mi amer, à l'occasion d'une conversation sur ses projets littéraires quelques semaines avant le premier tour des présidentielles françaises. Nul n'est prophète en son pays... quoi que l'actualité récente pourrait bien faire mentir ce vieil adage, tant Edgar Morin est à l'honneur aujourd'hui dans les médias !

L'utilisation d'une formule aussi intimement associée à la pensée d'un intellectuel de gauche a causé une vive surprise, en particulier dans les rangs des penseurs et des représentants de l'opposition. M. Guaino s'est donc senti le devoir d'éclairer les Français sur le sens de cette politique de civilisation pour tenter d'éviter une polémique.

C'est ainsi que nous apprenons que celle-ci est caractérisée par le réveil du débat d'idées, l'affirmation des valeurs, le retour d'une dimension intellectuelle et morale de la politique. L'autorité, la vie, l'identité, l'école participent de cette politique de civilisation au service d'une nouvelle Renaissance¹. (...) Le président de la République ne reprendra sans doute pas à son compte toutes les prescriptions d'Edgar Morin, mais sa façon de poser le problème de la politique est la bonne. (« Ce qu'est notre politique de civilisation ». Le Figaro magazine du 11/01/08).

Fin stratégie politique, opportuniste, intuitif, Nicolas Sarkozy n'a pas hésité à s'emparer des grandes idées historiquement véhiculées par la gauche. Si son entourage semble avoir su capter des tendances, des attentes fortes des Français et les intéresser à la construction de leur avenir, la gauche est hélas restée sourde à la plupart des réflexions et des grandes idées françaises, en particulier des propositions des anciens membres d'un des groupes de pensée les plus actifs depuis ces 30 dernières années, le Groupe des Dix, prolongé dans les années 80 par le GRIT-Transversales.

A la question : « Vous êtes un intellectuel de gauche. Comment expliquez-vous que la gauche ne vous entende plus ? » (« Edgar Morin : un déviant et un conformiste ». Raphaëlle Bacqué, Thomas Hugues et Stéphane Paoli dans Le Monde du 9 janvier) Edgar Morin aura cette réponse désabusée : « J'ai souhaité irriguer la gauche, je ne l'ai jamais irriguée. Dans les

1. Préfacé par René Passet, postfacé par Edgar Morin. Coécrit avec Laurence Baranski aux Editions Des Idées & des Hommes (janvier 2007).

années 1970, on avait dit aux socialistes : on peut vous faire des séminaires sur la complexité... Ils s'en foutaient. Ils ont toujours vu en termes de pouvoir. Ils se disaient : quand la droite prendra le pouvoir, ils vont se déconsidérer et on prendra leur place. Cela a marché pendant pas mal de temps. Maintenant, cela ne marche plus. ».

Il convient de profiter de cette actualité pour rappeler que les idées développées par Edgar Morin et reprises par l'équipe du président Sarkozy, s'appuient sur l'un des thèmes fondateurs du Groupe des Dix dont il a été l'un des participants actifs avec Henri Atlan, Jacques Attali, Robert Buron, Jacques Delors, Henri Laborit, André Leroi-Gourhan, René Passet, Jacques Robin, Michel Rocard, Joël de Rosnay, Jacques Sauvan, Michel Serres, Jacques Testard,...

Alors que Jacques Robin nous a quittés en juillet 2007 -l'un des fondateurs du Groupe des Dix dont j'ai publié le livre-testament : *L'Urgence de la métamorphose*¹- je me dois de rendre hommage au rôle d'un groupe de pensée dont le dynamisme, l'influence et les apports constructifs sur la vie intellectuelle et philosophique française de ces trois dernières décennies ont été, et demeurent aujourd'hui encore, fondamentaux.

De 1966 à 1976, le Groupe des Dix réunissait des intellectuels désireux de contribuer à un monde plus responsable et plus solidaire, appartenant à des horizons différents (biologie, économie, sciences sociales, écologie, philosophie, juridique, politique,...) et convaincus de la nécessité de décroiser les travaux entre les différentes disciplines et d'en relier les connaissances pour appréhender le monde dans

sa complexité. Les membres du groupe et leurs invités confrontaient leur savoir et leurs connaissances dans le but de rapprocher intellectuels, politiques et scientifiques et d'élaborer une réflexion dynamique sur la société. Chacun pouvait s'exprimer très librement, sans lutte de pouvoir ni recherche de domination des uns sur les autres.

A partir des années 80, la réflexion initiée par ce groupe s'est poursuivie au sein du GRIT (Groupe de Recherche Inter et Transdisciplinaire) et de Transversales. Qu'il s'agisse d'Edgar Morin avec *Pour une politique de civilisation, Introduction à la pensée complexe, Relier les connaissances, Penser l'Europe ou Terre Patrie* ; de René Passet avec *Eloge de la mondialisation par un anti-présumé, L'économique et le vivant, Sortir de l'économisme ou L'illusion néo-libérale* ; de Jacques Robin avec *L'urgence de la Métamorphose, Changer d'ère ou De la croissance économique au développement humain* ; de Joël de Rosnay avec *Le Macroscopie, L'Homme symbiotique ou Le cerveau planétaire* ; de Patrick Viveret avec *Pourquoi ça ne va pas plus mal ou Reconsidérer la richesse*, tous n'ont eu de cesse de lancer des bouteilles à la mer pour tenter « d'irriguer la gauche ».

Chacun de ces livres était un message fort ; pourtant, rares sont les leaders socialistes, à l'exception toutefois de Jacques Attali, Jacques Delors ou Michel Rocard, à avoir repris à leur compte les réflexions du groupe sur la systémique et la complexité ou évoquant la nécessité d'une société future plus égalitaire ou d'une « anthropolitique », c'est-à-dire d'une réflexion sur les relations entre science, société, politique et environnement.

A plusieurs reprises, j'ai eu l'occasion de rencontrer et d'interviewer certains de ces penseurs-phares, en particulier dans le cadre de ma publication *Les Dialogues stratégiques* (cf. références en fin d'article). Je crois même pouvoir avouer que mon choix de devenir journaliste, puis éditrice, a vraisemblablement été un prétexte pour mieux les approcher et entretenir le lien...

Au milieu des années 80, le Professeur Laborit, André Leroi-Gourhan, Jacques Monod, Edgar Morin, René Passet, Jacques Robin, Michel Rocard, Joël de Rosnay, Michel Serres et plus tard Patrick Viveret, ont influencé ma vision du monde. Au fil des ans, grâce à leurs écrits (livres, rapports ou publications scientifiques) et conférences, enrichis de leurs féconds échanges au sein du Groupe des Dix puis du GRIT-Transversales, j'ai ainsi découvert la théorie des systèmes et la cybernétique, la pensée complexe, le concept d'auto-organisation ou la notion de programme génétique. J'ai aussi mieux compris les enjeux et les questions soulevées par la croissance économique et la révolution informationnelle. Autant de sujets explorés au cours des dernières décennies par des personnalités qui auront marqué non seulement leur époque mais aussi celle des générations suivantes, et dont l'influence intellectuelle et politique se ressent aujourd'hui encore.

Selon Edgar Morin : « Il faut distinguer culture et civilisation. La culture est l'ensemble des croyances, des valeurs propres à une communauté particulière. La civilisation, c'est ce qui peut être transmis d'une communauté à une autre : les techniques, les savoirs, la science, etc. Par exemple la civilisation occidentale dont je parle, qui s'est du reste mondialisée, est

une civilisation qui se définit par l'ensemble des développements de la science, de la technique, de l'économie. Et c'est cette civilisation, qui aujourd'hui apporte beaucoup plus d'effets négatifs que d'effets positifs, qui nécessite une réforme, donc une politique de civilisation.(...) Une politique de civilisation est une politique qui devrait restaurer les solidarités et les responsabilités. ».

Que le sociologue fasse des émules à droite pourrait être réjouissant. Mais, une fois passée la période de scepticisme vis-à-vis de la récupération d'une formule qui, espérons-le, ne se limitera pas à un simple slogan politicien, j'aimerais croire que cette volonté de « replacer l'humain et non plus la seule croissance économique au centre de la politique » suscitera de nombreux débats dans les médias et dans la cité autour de cette idée de politique de civilisation dans un monde où les gouvernements prônent généralement la croissance sans limite sans l'associer à une politique de connaissances et de culture.

En attendant un hypothétique sursaut de la gauche, ou plutôt une renaissance² pour reprendre un mot à la mode, on peut méditer cette phrase de notre sociologue désormais incontournable : « Renoncer au meilleur des mondes, n'est pas renoncer à un monde meilleur ».

2. D'après l'interview parue dans le Figaro Magazine du 11/01/08, l'expression « une nouvelle Renaissance » aurait été empruntée à la phrase prononcée en 1969 par feu le président Pompidou : « Le monde a besoin d'une nouvelle Renaissance ».

CLAUDE ALLÈGRE HÉRÉTIQUE ?

Courageux Claude Allègre qui ose élever la voix contre la pensée dominante... A-t-on encore le droit, en France, d'émettre des idées contre-cycliques ou bien l'hérétique sera-t-il conduit au bûcher par les adeptes du terrorisme intellectuel ? Toute la question est là.

Et si notre comportement d'hyper-consommateur inconscient n'avait qu'un impact minime sur la planète ? Cela ne changerait sans doute rien au fait qu'il faut essayer de sortir de notre comportement égoïste et destructeur (l'émission de CO₂, la consommation à outrance, les produits chimiques,...) bref, de renoncer à tout ce qu'on dénonce actuellement et qui est incontestablement source de cancers et autres maladies graves en plus d'être une insulte aux pays les plus pauvres. Donc, vive « l'écocitoyen » ! J'en suis convaincue, et tout le monde civilisé ou presque en convient.

Maintenant, essayons d'échapper à la pensée unique et culpabilisatrice. N'est-ce pas notre égocentrisme

qui nous pousse à penser que nous sommes capables d'agir sur la planète, à refuser d'avouer notre incapacité à maîtriser les choses de la nature ? Notre comportement ressemble à celui d'un enfant-roi qui ne peut accepter que le climat puisse être régi selon des cycles totalement indépendants de sa volonté. La planète vit sa vie depuis des millions d'années, avec ou sans l'humanité sur son dos. Après tout, nous ne sommes qu'un « accident ». Nous ne devrions même pas être là si l'on en croit la théorie du big-bang.

On peut consommer sans pour autant gaspiller outrageusement ; respecter les plus démunis et même se soucier des générations futures. En d'autres termes, il n'y a pas d'incompatibilité entre une attitude plus respectueuse de l'environnement et des autres. Que l'on agisse pour des raisons personnelles, par compassion, par humanisme, par devoir ou par charité chrétienne, que sais-je... adopter une attitude responsable et aimer jouir de la vie, c'est possible. Mais, pour autant, doit-on se soumettre au diktat de la pensée dominante qui sévit actuellement et qui, véritable religion, a fini par remplacer Dieu -ou les dieux- pour s'imposer aujourd'hui comme l'unique voie de salut ? Les Cassandre nous le répètent assez : on va tous crever et ce sera bien fait pour nous !

Religion « du souci des générations futures », religion hypocrite puisque la plupart des gens s'y conforment -ou s'y conformeront bientôt- par crainte des représailles (peur de disparaître, du jugement des autres, d'être rejeté du groupe...), esprit grégaire ou besoin d'un ennemi fédérateur plutôt que par réel souci de son prochain. Ainsi, tout le monde devrait répondre amen sans broncher aux sermons des

croisés de la cause climatique. Leur discours alarmiste est martelé par les grands médias qui, pour la plupart, ne font même pas l'effort de démêler le vrai du faux car la probable disparition de l'humanité « si on continue comme ça... » ça fait peur, donc ça fait vendre.

A-t-on encore le droit d'émettre des idées contre-cycliques ? ou la question est là... Ceux qui refusent la pensée dominante sont littéralement désignés comme hérétiques. Il suffit de lire les réactions à la chronique de Claude Allègre dans L'Express pour s'en convaincre. Pourquoi une grande partie des experts refusent-ils d'explorer de nouvelles voies ? Ce n'est pas le cas de toute la communauté scientifique heureusement. Pourquoi ne pas chercher à connaître les causes exactes du réchauffement si d'autres causes existent ? En quoi cela empêchera-t-il les citoyens d'adopter un comportement plus respectueux de la nature et de leur prochain ?

Si vous jouissez trop de la vie, vous serez puni ! Le plaisir n'est-il pas un péché mortel ? D'accord, plus de doryphores sur les pommes de terre... (faut pas pousser : nous sommes une société évoluée et l'obscurantisme n'a plus cours chez nous) mais le sida (punition divine pour avoir « décoincé » la société) et maintenant le réchauffement climatique pour avoir trop consommé, bouffé, pollué, fumé, roulé en 4x4 ou en sportive, etc. A punition divine, sacrifice obligatoire puis rédemption. Expions nos péchés par le sacrifice ! Depuis le Christ en croix, on est fort pour désigner un bouc émissaire. Et hop, on repart sur des bases « saines », si j'ose dire ! La théorie du bouc émissaire et du meurtre fondateur chère à René Girard a encore de beaux jours devant elle. Elle se décline et se répète

à l'infini, ne cessant de trouver de nouveaux champs d'application dans nos sociétés paraît-il éclairées et modernes.

L'idée de la punition divine est ancrée également dans les esprits les plus instruits. Des représentants de « l'élite » n'ont-ils pas écrit à l'Académie des sciences pour se plaindre de ce « provocateur » de Claude Allègre. Les foules aussi se sont défoulées. De nombreux bloggeurs ont reproché au scientifique de « ne pas avoir de légitimité ». Un géologue ne serait donc pas légitime pour parler du climat et de la Terre ? Et quand bien même il n'aurait aucun diplôme, quelle bonne blague ! Il faut donc désormais, pour pouvoir s'exprimer sur un sujet de société, montrer patte blanche ? Est-ce vraiment « citoyen » de limiter le débat public aux seuls experts ou au cénacle des pseudo initiés ?

A cause de notre tradition judéo-chrétienne, nous culpabilisons en permanence. En particulier quand tout va bien depuis trop longtemps. On a trop profité, on a trop joui de la vie et des ressources de la planète. Il est grand temps de faire pénitence. Autrement dit, on s'est gavé en toute impunité pendant des années. Je parle de nos sociétés nanties bien évidemment.

La guerre est loin. elle touche « les autres », les « infidèles » ou ces pauvres gens, là-bas, au Darfour ou en Tchétchénie dont l'opinion publique se fiche royalement tout en affichant ses grandes et belles idées sur la liberté et les droits de l'Homme... La guerre touche rarement l'Occident, alors, fatalement, il faudra payer le prix de nos excès. Le bon Dieu -ou les dieux- nous demanderont des comptes un jour. Ca ne

peut être autrement. Ce raisonnement plus ou moins conscient est ancré dans l'imaginaire collectif.

La foi fervente... ou le bûcher ? Mais à qui profite la religion du nouveau millénaire ? Besoin de contrôler les foules, leurs actes, leurs distractions, leurs plaisirs ? Inutile de chercher très loin les nouveaux inquisiteurs. Nous vivons une période de régression avec le retour d'une « Eglise » toute puissante imposant une religion de substitution, qui veut tout contrôler avec sa conséquence habituelle : la foi obligatoire ou le châtement.

On est en droit de craindre un retour à l'obscurantisme. Chacun sait où mènent la religion et l'idéologie lorsqu'elles deviennent intégristes. On sait aussi que les politiques sont les premiers à s'en servir pour manipuler les foules. En réalité, ce qui m'irrite le plus dans cette religion du souci des générations futures, ce n'est pas de savoir qui de M. Allègre ou de ses détracteurs ont raison. A la limite, je m'en contrefiche. Je n'ai pas plus besoin d'avoir la preuve que l'humain est responsable du réchauffement climatique pour améliorer mon comportement que les libres penseurs des siècles passés n'avaient besoin de rituels collectifs ou de la démonstration de l'existence de Dieu pour respecter et aimer leur prochain.

Ce qui me choque réellement c'est que, dans ce beau pays, la contradiction et le débat deviennent totalement impossibles. Chaque jour me confirme que la liberté de penser autrement existe de moins en moins. J'ai l'impression finalement que l'esprit humain n'a pas vraiment évolué depuis l'Inquisition... et j'ai bien peur que toutes les avancées scientifiques n'y changent

rien. La situation ne risque pas de s'améliorer. J'en veux pour preuve l'esprit de soumission et de « peur » (on pourrait en parler de la société de la peur !) dans lequel on entretient les jeunes générations et comment, dès l'école maternelle, l'esprit critique des élèves est peu valorisé. Le système éducatif actuel privilégie la culpabilité qui inhibe à la responsabilité qui rend libre et contraint à voir la réalité en face pour repartir du bon pied.

Ca, ça fait peur justement ! Entre la répression et l'éducation, je choisirai toujours l'éducation. L'éducation, fondement de la connaissance et de la liberté. Au risque de contrarier les « fidèles » les plus virulents, j'affirme que les similitudes entre le climat alarmisme et la tyrannie de la religion sont troublantes. Elles ne pouvaient que sauter aux yeux du « libre penseur » que je suis... dussé-je finir sur le bûcher !

QUAND ÉDITION RIME AVEC MERCANTILISME ET CONFORMISME INTELLECTUEL

Voilà un livre que tout bon éditeur qui se respecte devrait lire... Après *L'édition sans éditeurs* (1999) André Schiffrin récidive chez le même éditeur avec *Le contrôle de la parole. L'édition sans éditeurs, suite*. Si l'auteur a choisi La Fabrique, une petite maison indépendante et clairement engagée à gauche pour s'exprimer, ce n'est évidemment pas un hasard.

Voilà un livre qui devrait également faire réfléchir politiques et journalistes des grands médias, ceux que Schiffrin épingle pour conformisme intellectuel ; un de ces livres qui -espérons-le- fera couler un peu d'encre...

Dans *L'édition sans éditeurs*, Schiffrin racontait son itinéraire d'éditeur, amoureux de la belle écriture et des contenus porteurs de sens et de convictions. On y découvrait également la saga de Pantheon Books, petite maison d'édition fondée à New York en 1942 par des émigrés fuyant les persécutions nazies dont

Kurt Wolff, le célèbre éditeur allemand de l'entre-deux-guerres. On suivait avec passion l'étonnante histoire de Jacques Schiffrin, père d'André, grand ami d'André Gide et créateur des Editions de La Pléiade¹, également complice de la première heure de Wolff.

On y apprenait encore que deux titres, au succès aussi imprévisible qu'international, *Le docteur Jivago* et *Le Guépard* avaient fait la fortune de Pantheon. Déjà, dans les années 40, « il existait des éditeurs qui essayaient de repousser les frontières, de chercher de nouveaux lecteurs, d'améliorer le niveau général de la littérature grand public » écrit, nostalgique, André Schiffrin dans son premier essai.

La carrière d'éditeur d'André Schiffrin prend réellement son envol en 1962 alors qu'il n'a que vingt six ans. La direction de Pantheon Books l'invite à suivre les traces de son père, grande figure de la maison, décédé dix ans plus tôt. Random House, qui vient de racheter Pantheon, lui laisse carte blanche. Dès la première année, le jeune Schiffrin publie *Le Tambour* de Günther Grass, qui devient un immense succès. Pantheon s'imposera comme l'un des plus prestigieux éditeurs américains en traduisant en anglais des auteurs

1. Juif d'origine russe, Jacques Schiffrin émigre en France après la première guerre mondiale. Dans les années 30, il crée les Editions de La Pléiade avec l'idée de rendre la littérature accessible et bon marché. Il intègre Gallimard en 1936 (qu'il sera obligé de quitter en 1940, éliminé de la vie culturelle parisienne sous l'occupation allemande) pour y diriger la collection La Pléiade, consacrée aux classiques du monde entier. Jacques Schiffrin, émigré aux Etats-Unis pendant la seconde guerre mondiale, se distinguera en publiant -à New York et en version française dans une collection à son nom- les textes de la Résistance, parmi lesquels *Le Silence de la mer* de Vercors, *L'Armée des ombres* de Kessel ou les poèmes d'Aragon

européens parfaitement inconnus outre-atlantique, spécialistes des sciences humaines comme Foucault, Sartre, Edgar Morin, Balandier, Noam Chomsky... et des scientifiques comme François Jacob ou Octave Mannoni. « Dans le contexte où nous avons la chance de travailler, on n'escomptait pas que chaque titre soit bénéficiaire dans l'immédiat(...)».

Si tel avait été le cas, aucun des ouvrages (ci-dessus) n'aurait trouvé le chemin de l'imprimerie. Ce que je cherchais, c'était essentiellement des textes nouveaux capables d'apporter à la vie américaine cette excitation intellectuelle dont elle manquait tant, mais je voulais aussi trouver des porte-parole pour exprimer les opinions politiques réprimées pendant les années du maccarthysme et dont je me sentais personnellement proche(...). La motivation dominante pour tous était de vaincre l'emprise du mercantilisme sur l'édition » explique l'auteur, comme si cette démarche relevait de l'évidence. Puis, quelques pages plus loin : « Notre force se fondait sur la construction lente d'un fonds destiné à durer des années. ».

A la fin des années 80, Random House, qui détient toujours l'illustre Pantheon, est revendu avec sa filiale à RCA (concurrent de CBS) qui cède à son tour la société à S.I. Newhouse (concurrent de Rupert Murdoch) un conglomérat international qui règne alors, avec quelques autres milliardaires, sur les médias. Hélas, le mercantilisme sonne déjà le glas de l'édition traditionnelle. Une nouvelle ère se fait jour : la dictature du best-seller et des taux de rendement invraisemblables. Dans son premier livre, Schiffrin décrit comment les financiers et les commerciaux, qui ne voient dans le livre qu'un produit marketing, accordent

d'énormes avances payées en vue de triomphes hypothétiques convaincus que l'abaissement du niveau intellectuel est le chemin le plus sûr vers les gros bénéficiaires ». Newhouse mêle édition et politique et « fit verser trois millions de dollars à Nancy Reagan pour ses mémoires, somme qui ne fut jamais couverte par les ventes : les mauvais esprits se demandaient s'il s'agissait d'avance sur droits d'auteur ou de pourboire pour services rendus. ». La concentration croissante conduit les grands conglomérats à exiger des taux de rentabilité hallucinants -l'édition de livres doit être aussi rentable que dans les autres branches d'activité- et Murdoch applique les mêmes pratiques inconsidérées.

Dans le même temps, le nombre de librairies indépendantes s'étiolle comme une peau de chagrin au profit des grandes chaînes, qui « mettent toute leur énergie sur les best sellers aux dépens des autres titres » observe-t-il, impuissant. « Les éditeurs sont obligés d'éliminer tout ce qui n'est pas best seller. ». Schiffrin et son staff tenteront bien de faire de la résistance mais, écoeurés, ils finiront par démissionner en 1991 dans un même élan de protestation. En 1997, la filiale de Newhouse, Random, avait perdu plus de 80 millions de dollars d'avances sur droits. « La politique consistant à risquer de plus en plus d'argent sur des livres à espérances de vente de plus en plus hautes se soldait par un énorme échec » constate, amer, Schiffrin. « Newhouse avait réussi ce tour de force de ruiner le capital intellectuel de la maison, de ternir sa réputation et de perdre de l'argent en même temps ». Un peu plus loin, il pose la question fondamentale du métier de l'éditeur : « Toute la question est de savoir choisir les livres qui vont faire un maximum d'argent,

et non plus ceux qui correspondent à la mission traditionnelle de l'éditeur et de constater qu'il est tenu pour acquis qu'il n'existe pas de vrai public pour les livres qui demandent un effort intellectuel(...). Ceux qui entrent aujourd'hui dans la carrière n'ont aucun point de comparaison. Pour eux, la situation présente est la norme, le monde réel et non un système à critiquer et à changer. ».

Alors que la partie semble déjà perdue aux Etats-Unis, l'auteur place tous ses espoirs dans l'édition européenne indépendante, qui représente encore un tiers du marché français de l'édition. Au moment de la rédaction de *L'édition sans éditeurs* en 1999, cet équilibre semble encore préservé de la voracité des grands groupes assoiffés de profits toujours plus élevés. Schiffrin tente de se rassurer : « Beaucoup de livres de valeur en France proviennent encore de maisons autonomes, souvent familiales. Gallimard, le Seuil, Minuit, Flammarion, sont encore indépendantes des conglomérats ». A cette époque, il semblait encore peu probable de voir les grands groupes mettre en péril la création littéraire. Or, ainsi que nous le verrons quelques années plus tard dans *Le contrôle de la parole* (2005) le mal a fini par gagner la vieille Europe. En quelques années, notamment en France, les grands groupes ont absorbé la plupart des derniers indépendants. Schiffrin enfonce le clou : « La publication d'un livre qui ne va pas dans le sens du profit immédiat n'est pratiquement plus possible dans les grands groupes. Le contrôle de la diffusion de la pensée dans les sociétés démocratiques a atteint un degré que personne n'aurait pu entrevoir. ». Prémonitoire. Désormais, cette remarque est aussi valable pour la France, pourtant pays de culture et de

contestation. C'est l'heure de réviser nos classiques. Chomsky et son incisif *La Fabrique de l'opinion publique*² est plus que jamais d'actualité...

Schiffrin a tourné la page. Après vingt ans passés à la tête de Pantheon, il panse ses plaies en se lançant dans une nouvelle aventure et crée The New Press, une maison d'édition à but non lucratif qui publie -souvent à contre cycle de la pensée dominante- des ouvrages fondamentaux pour le débat intellectuel. Pendant ce temps-là, aux Etats-Unis Random House se fait absorber par Bertelsmann, et en Europe les derniers bastions se rendent.

Pourtant, jusqu'à ce que Jean-Marie Messier, notre tycoon à l'américaine décide de créer un grand groupe international de médias, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ou presque. Tant que les indépendants résistent et maintiennent une production de qualité, les éditeurs du groupe Hachette, tels que Fayard ou Grasset (qui publient quelques uns des meilleurs livres intellectuels du marché français) peuvent encore exiger de leur propriétaire de continuer à produire des textes de très haut niveau. Mais pour combien de temps ? Avec le grand chambardement de l'édition européenne et la concentration de plus en plus forte de l'édition française, l'avenir semble de plus en plus incertain. « Ce sont les profits exigés par les propriétaires des groupes d'édition qui déterminent ce qui va ou non être publié » constate Schiffrin.

2. Edition originale : Pantheon Books (1988). Edition française : Le Serpent à plumes. (2003)

En 2002, Messier, contraint de partir pour avoir conduit son groupe à la faillite, laisse un empire d'édition qui pèse deux milliards et demi d'euros, soit trois fois plus que son concurrent direct Hachette. « Une coûteuse baleine échouée sur le sable » selon l'expression de l'auteur. Le gouvernement français, favorable à un repreneur français, encourage vivement Jean-Luc Lagardère, proche de Jacques Chirac, à se porter acquéreur. Nul besoin de revenir ici sur les détails d'une acquisition que tout le monde a pu suivre dans les médias. Précisons simplement qu'en octobre 2002, l'affaire est dans le sac. La fusion Hachette/Vivendi donne naissance à un monstre éditorial... et à un monopole sans précédent dans l'édition. Avec Hachette/Editis (ex Vivendi Universal Publishing) Hachette contrôle maintenant l'édition à 65%. Autrement dit, Hachette peut dicter sa loi aux points de vente et obtenir d'eux que ses titres soient mis en avant. Le géant a également l'intention de tirer avantage de ses nombreux relais de communication (plus de 200 titres de presse dans le monde -dont Paris-Match, France Dimanche ou Télé 7 Jours- et des participations dans plusieurs radios -dont Europe 1 et Europe 2- et chaînes câblées).

Avec la fusion Hachette/Vivendi, la part de marché des indépendants³ (Albin-Michel, Bayard, Gallimard, Glénat, Odile Jacob, La Martinière, Le Seuil...) tombe à 20%. Finalement, en décembre 2003, Bruxelles condamne le rachat total de Vivendi par Hachette Livre et le groupe Hachette doit céder 61% d'Editis.

3. L'Italien Rizzoli (RCS Mediagroup) a racheté Flammarion et, dans la foulée, remercié le patron, Charles-Henri Flammarion

Le groupe Wendel, dirigé par le baron Ernest-Antoine Seillière (accessoirement président du MEDEF) qui est l'un des seuls à avoir les épaules suffisamment solides pour prétendre s'emparer d'Editis, remporte la mise. Voilà qu'à son tour, un autre grand financier, -de surcroît politiquement engagé à droite- tient sous sa coupe une bonne part de l'édition française.

Cette fois encore, ni débats, ni véhémentes protestations de la part des médias ou des politiques. Une autocensure qui ne semble pas choquer grand monde, mais faut-il réellement s'en étonner ? L'auteur pose évidemment les questions qui fâchent, et dit tout haut ce que beaucoup pensent tout bas : « Comment un gouvernement, sous couvert de privilégier l'intérêt national, a poussé à la fusion Hachette-Editis, sans susciter le moindre débat dans les milieux intellectuels ?(...) A deux exceptions près : un numéro spécial d'Esprit⁴ et un autre des Inrockuptibles(...). Un silence assourdissant. ».

Après l'entrée en scène de Wendel dans le milieu de l'édition, chez les derniers indépendants c'est le petit qui mange le grand... La Martinière rachète Le Seuil avec le concours des Wertheimer, heureux propriétaires d'un des fleurons du luxe français, Chanel. Ainsi, le paysage de l'édition française devient l'un des plus concentrés au monde. Avec le départ de Claude Cherki, le patron du Seuil et le limogeage de Charles-Henri Flammarion, la page de la gestion familiale est tournée » observe Schiffrin.

4. *Malaise dans l'édition*. Esprit de juin 2003

Dans son dernier livre, il élargit son panorama aux médias, victimes à leur tour de rachat par de grands groupes, et dénonce la mainmise de Dassault sur Socpresse dont il détient 82% depuis mars 2004. Il ne se prive pas non plus d'ironiser au sujet de notre exception culturelle en rappelant que « La France est le seul pays au monde où l'essentiel des organes de presse est la propriété de marchands d'armes et d'avions militaires, Lagardère et Dassault, qui détiennent à eux deux 70% de la presse française. ». Et, comme chacun sait, la survie de ces deux groupes dépend surtout des contrats d'Etat... L'auteur met l'accent sur une autre particularité française : « le goût pour les industries culturelles des grands groupes ayant à l'origine des activités très éloignées » (Bouygues/TF1 ; Dassault ; Lagardère ou Vivendi). De là à imaginer que notre presse ne soit plus tout à fait objective et serve de redoutable outil d'influence, il n'y a qu'un pas.

Aux USA, tout le monde reconnaît maintenant que la presse, de même que l'édition, ont failli à leurs responsabilités et manqué d'esprit critique en ne publiant aucun livre ou article d'opposition à la politique intérieure et étrangère menée par Bush. Le New York Times et le Washington Post ont publié leur mea culpa « pour la manière dont ils ont accepté les mensonges du pouvoir sur les raisons d'envahir l'Irak ».

L'expérience américaine devrait au moins alerter le milieu politique et intellectuel français. Or, que se passe-t-il ? « C'est le conformisme intellectuel qui règne actuellement » se désespère Schiffrin. « Certains sujets controversés ne sont traités nulle part. ». La plupart du temps, les médias français suivent la

position du gouvernement. « Notre rôle est d'être contre-cyclique »(...). C'est précisément quand tout le monde est d'accord qu'il faut commencer à se poser des questions. ». Il leur reproche notamment d'avoir peu évoqué la tyrannie et la corruption en Algérie et au Maroc, ou d'avoir couvert avec une prudence exagérée le scandale d'Executive Life⁵ pour ne citer que ces exemples. Quand il s'agit de décrire la « docilité » des journalistes de l'Hexagone, la plume de l'auteur se fait encore plus piquante : « Les conférences de presse à l'Elysée ont quelque chose des grands levers à Versailles ! » Tout est dit.

Le contrôle de la parole est plus qu'un plaidoyer pour l'édition indépendante contre la concentration massive de l'édition ; c'est un rappel à l'ordre. Et tout le monde en prend pour son grade : financiers et éditeurs bien sûr, mais aussi politiques, journalistes, intellectuels de tous poils dont il fustige l'inertie et le conformisme. « La concentration des médias telle que je l'ai décrite mène à une impasse(...). Combien il est grave de n'avoir ni alternative, ni débat ».

Avec *The New Press*, l'auteur fait la démonstration qu'il est possible de maintenir une qualité éditoriale (il précise au passage que sa maison ne refuse pas un best seller quand il est de bonne qualité!) et de rester compétitif sans être uniquement guidé par le profit.

L'édition sans but lucratif a été inventée par ceux qui pensent que les idées sont faites pour essaimer,

5. La cie d'assurances achetée dans des conditions douteuses par le consortium français Crédit Lyonnais/François Pinault (un proche de J. Chirac).

résonner et faire raisonner le plus grand nombre ; non pour assouvir la quête d'enrichissement financier de quelques uns.

A y bien regarder, André Schiffrin est l'un des rares à dénoncer les risques pour la liberté d'expression -notre liberté d'expression- de ces concentrations. Assurément, il remplit là une de mission d'intérêt général. La presse et les politiques feraient bien d'en prendre de la graine.

André Schiffrin a été pendant 20 ans à la tête de Pantheon Books, prestigieuse maison d'édition littéraire aux Etats-Unis. Il dirige, depuis 1991, The New Press, maison indépendante à but non lucratif.

André Schiffrin publie chez Gallimard : « Correspondance André Gide-Jacques Schiffrin (1922-1950) ».

et petits dialogues entre amis ...

Les éditions du Forum Changer d'Ère
Les Di@logues Stratégiques



dépôt légal, Juin 2015
ISBN 978-2-9548984-6-9

